IMAGES

DU NOUVEAU DANS L'ATLANTIQUE

Le fait capital de cette semaine a été l'occupation, par les forces de la marine américaine, de l'Islande, mesure de sauvegarde destinée à déjouer la menace nazie dans l'Atlantique. Voici l'une des grosses unités composant la flotte de cet océan, le croiseur « Minneapolis ». On notera les avions à bord.

No. 618 — LE CAIRE EGYPTE 14 JUILLET 1941

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

15 mills

20 mils en Palestine

GLANE DANS LA PRESSE



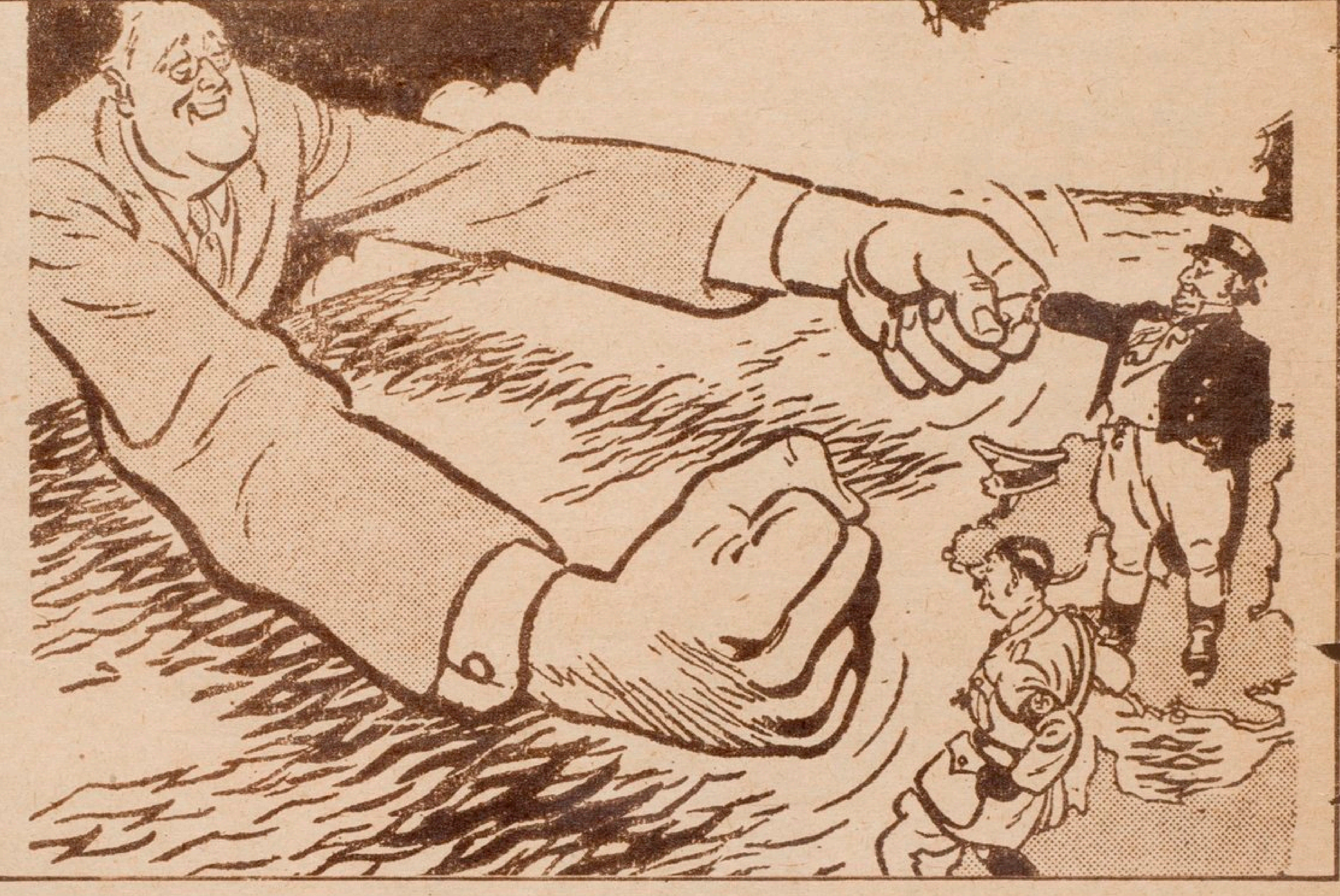
Histoire en trois temps d'un dictateur peu clairvoyant, qui s'appelait Mussolini et qui, pour échapper à l'Angleterre, se réfugia dans la cage du lion Hitler. Le résultat fut qu'il fut proprement mangé par ce dernier.

(Salt Lake Tribune)



L'homme oublié de l'Europe.

(Daily Mirror)



Deux bras se tendent à travers l'océan. L'un pour donner une poignée de main à John Bull. L'autre... pour asséner un coup de poing formidable à Hitler.

(Glasgow Record)



« L'histoire nous a pris à la gorge... » (Mussolini dans un discours).

(Time and Tide)



Roosevelt ouvre les écluses de l'aide américaine. Hitler et sa bande vont être balayés par les flots du « Lease and Lend Bill ».

(Daily Mail)

★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

Laconisme allemand !

Avec la même circonspection, il faut continuer à commenter la guerre germano-russe, sans optimisme ni défaitisme exagérés, en relevant quelques faits incontestables et sur lesquels toutes les sources sont d'accord.

L'Allemagne a déjà payé cher une avance réduite, comparativement à l'immense terrain qu'il faut conquérir, avant de faire capituler la Russie. Berlin reconnaîtrait avoir déjà perdu 600.000 hommes, parmi lesquels l'élite de ses divisions blindées, et un matériel énorme. Ceci en dix-huit jours de bataille continue.

Pour quels avantages ? Aucune des trois grandes villes visées par les Allemands n'est tombée : ni Léningrad, ni Kiev, ni Odessa. Sur la route de Moscou, entre Minsk et Smolensk, se déroule en ce moment une bataille des plus sanglantes dont on ne connaît pas encore le résultat.

C'est pourquoi les Allemands, devant ces réalités, gardent dans leurs communiqués un laconisme peu habituel. Ils disent qu'ils ne veulent pas, par des détails, donner aux Russes des indications sur leurs plans d'attaque contre la ligne Staline, comme si aujourd'hui, avec l'aviation de reconnaissance, il est possible de cacher à un adversaire des concentrations de troupes motorisées ! La vraie raison est que l'état-major n'a pas encore des victoires à annoncer pour justifier les sacrifices consentis. Tous les trains de blessés ne peuvent pas passer par les gares des villes, à la faveur du black-out. Et de jour, les populations sont étonnées de voir tant de blessés.

A la ligne et derrière la ligne Staline, l'armée rouge est toujours puissante, intacte ; les Allemands n'ont pu ni l'encercler, ni la désorganiser, ni abattre son moral ; derrière elle, tout un peuple en armes, mystique, dédaigneux de la mort et prêt à se battre, jusqu'au bout. Devant Hitler, l'effort à accomplir, pour vaincre Staline, demeure donc entier, comme aux premiers jours de la guerre.

On prévoit même une pause dans les combats, pour reposer les conducteurs des véhicules blindés, revoir les moteurs et remettre les machines au point.

Or, une pause, quelle qu'elle soit, est avantageuse pour les Russes, leur donnant un répit pour achever leurs préparatifs et compenser la surprise des premiers jours.

Enfin, dernière constatation : derrière chaque avance allemande se forment des poches russes de résistance que les Allemands n'arrivent pas à réduire et, de cette façon, en marge de la guerre, se développe une guérilla que les officiers allemands déclarent n'avoir pas prévue.

La quatrième semaine de guerre commence, sans que Hitler puisse entrevoir le dénouement de cette aventure.

L'offensive américaine a commencé

Il faut appeler par son nom l'occupation de l'Islande par les forces navales des Etats-Unis : c'est l'offensive américaine contre le nazisme qui a commencé.

Hitler aurait dû riposter par un ultimatum à Washington, mais il n'ose le faire, premièrement parce qu'il est trop engagé dans la campagne de Russie et deuxièmement parce que le Japon demeure énigmatique et se décide à ne pas attaquer la Russie ni les Etats-Unis. Aussi, la presse nazie se contente-t-elle de condamner l'initiative américaine au nom de la morale, en l'appelant « le rapt brutal d'une petite nation ». Phrase profondément cynique et ridicule de la part de ceux qui ont violé tous les petits pays et asservi, torturé tous les petits peuples.

Dans l'opinion internationale, cette énergique décision des Etats-Unis est interprétée comme les plaçant déjà dans la zone des opérations. On va jusqu'à prévoir l'occupation des Açores, du Cap-Vert et de Dakar, et même des bases dans les îles Britanniques.

Le premier résultat pratique est que les Américains vont maintenant convoyer les fournitures d'armes jusqu'aux côtes islandaises, soulageant ainsi la flotte britannique.

Si les corsaires allemands attaquent les convois dans cette zone, devenue américaine, la marine des Etats-Unis aura le droit de tirer. Le président Roosevelt l'a clairement dit, quand il a déclaré que les routes océaniques doivent demeurer libres de toute « activité hostile ».

Le président a également élargi la zone de sécurité américaine, en déclarant à la conférence de presse qu'il y avait, dans un océan ou un autre, des points sans importance pour la sécurité, mais que d'autres, placés juste en dehors des frontières de l'hémisphère occidental, peuvent devenir terriblement importants. Il est impossible de tirer une ligne imaginaire et d'y accrocher une bouée.

De son côté, Hitler, ne pouvant se mettre en vedette, a — paraît-il — adressé une note comminatoire à l'Espagne, au Portugal, à la France de Vichy pour se battre, si les Américains tentent d'occuper les îles du Cap-Vert, les Açores et Dakar.

Mais nous ne croyons pas que l'Espagne, pour des considérations de ravitaillement économique, soit disposée à affronter l'Amérique. Le Portugal, anglophile, est demeuré jusqu'ici loyal à l'alliance anglaise et ne tient nullement à faire le jeu de l'Allemagne.

Reste la France du maréchal Pétain. Pour elle, c'est le même problème qui se pose depuis l'armistice. Prise à la gorge, elle ne veut pas essayer de se libérer de l'étreinte allemande et s'use dans les prétendues politiques de collaboration. Jusqu'où ira-t-elle ?

La guerre des usines

Sans les usines, tous les combats cesseraient. Et c'est pourquoi, de temps en temps, il faut quitter la ligne du feu pour l'arrière, où les industries rivalisent de production.

L'industrie de guerre allemande est, malheureusement pour elle, tributaire de la région de la Rhur. On a prétendu que Hitler avait transféré son industrie lourde à l'Est. Phrase qu'on écrit facilement, mais dont les experts britanniques contestent le sérieux. On ne peut, disent-ils, matériellement et économiquement, séparer l'industrie lourde de ses sources de ravitaillement, mines ou charbonnage.

En outre, les grandes usines comportent des installations vraiment complexes qui, souvent, font partie du sol, tuyauteries, et un transfert serait une entreprise colossale.

Si donc quelques petites usines ont pu être transférées, les grandes n'ont pu l'être. Et la Rhur, avec ses usines métallurgiques, demeure le cœur de l'industrie de guerre allemande... exposée, nuit et jour, aux bombardements de la Royal Air Force.

Depuis vingt-huit jours, ses raids sont devenus un véritable pilonnage ; elle ne laisse pas un coin de la Rhur sans le bombarder. Dans ces conditions, il est impossible d'affirmer que la production allemande ne baisse pas.

Par contre, voici quelques chiffres sur l'accroissement de la production anglaise.

Le premier trimestre de 1941 a révélé une augmentation de la production de canons aussi bien que de tanks, de plus de 50 % sur le trimestre précédent ; le second trimestre a révélé une augmentation de plus de 100 % sur le dernier trimestre de 1940.

La production actuelle de l'industrie des moteurs et des machines est six fois supérieure à celle de son niveau normal en temps de guerre.

La main-d'œuvre est doublée ; la fabrication d'armes spéciales, de canons anti-aériens a dépassé de beaucoup les estimations.

A cette production britannique, il faut ajouter la production américaine. On imagine aisément ce qu'elle doit être, avec ses tanks géants et ses forteresses volantes. Un certain nombre a été déjà livré à l'Angleterre et leur description donne une idée de ce que peut être le reste de la production américaine. Leur vitesse normale est de 320 km. et leur vitesse maxima de 500 km. à l'heure. En sept heures, elles ont franchi l'Atlantique jusqu'à la côte irlandaise ; elles peuvent transporter un chargement de bombes de 400 tonnes et sont armées de sept canons, dont six tirent de petits obus ou de larges balles de mitrailleuse, à la moyenne de 800 par minute.

Il y a de quoi inquiéter Gœring.

La paix en Syrie

Que le général Dentz accepte ou non les conditions de l'armistice, le seul fait qu'il les ait demandées signifie qu'il ne peut plus résister et que la campagne de Syrie-Liban est virtuellement finie. Les généraux Wilson et Catroux ont su la mener avec un sens parfait de la nature du terrain et de l'esprit de la population.

Pas d'hécatombes de soldats, mais des mouvements militaires partis de divers points et resserrant graduellement autour des Vichystes une pression qui a déterminé leur capitulation.

Avec la population, ils ont agi en libérateurs. A chaque avance, le ravitaillement suivait, soulageant la population de la misère qu'elle endurait. A Damas, le général Catroux donna immédiatement la preuve tangible de l'honnêteté des intentions politiques des Alliés, en publiant des documents indiquant les grandes lignes de l'indépendance du pays.

Aussi, la pression intérieure des opinions publiques syrienne et libanaise a-t-elle été des plus utiles pour la fin de la campagne. Les Vichystes ont dû se battre dans une atmosphère hostile, et continuellement le général Dentz était requis par les populations de cesser un inutile combat. Il a même dû sévir, pour maintenir l'ordre à Beyrouth.

Avec la fin de cette campagne, le bloc du Moyen-Orient sera refait, solide et sans fissure ; la position des Alliés en Méditerranée se sera consolidée et la bataille de l'Orient n'aura pas été pour Hitler le succès dont il rêvait pour mettre fin à la guerre.

LE FILM EGYPTIEN

Les raids aériens passés ou en prévision seront-ils le thème de nouveaux et violents débats au Parlement ?

On l'admet dans les partis politiques, d'autant plus facilement que le grand public y est sensible. L'opposition ne s'estime pas satisfaite par la conclusion des derniers débats et elle veut prendre sa revanche à la première occasion.

Souhaitons qu'elle ne trouve pas cette occasion, car elle ne peut être qu'un raid tragique, aux innombrables victimes, aux ruines impressionnantes. Et quelque grand que soit le talent des orateurs de l'opposition, on lui préfère un autre sujet de manifestation.

Les saadistes avaient préparé une interpellation, au sujet d'un des membres du cabinet actuel. Le député Aly Ayoub bey en avait déjà fixé les termes quand les saadistes apprirent que les wafdistes préparaient une interpellation sur le même sujet. Or, les wafdistes n'aiment pas s'associer avec les saadistes, dans, quoi que ce soit, et ces derniers préfèrent attendre que les wafdistes commencent, pour suivre.

Comme on ne peut, en politique égyptienne, ne pas parler presque chaque jour ou chaque semaine de la formation d'un cabinet d'union nationale, il nous faut en reparler à notre tour et reproduire du moins des déclarations aussi importantes que celles que Moustapha El Nahas pacha vient de faire.

Le président du Wafd a été des plus catégoriques ; il a dit que chaque tentative d'union n'a été qu'une manœuvre des autres partis pour obtenir des avantages, sans avoir jamais eu l'intention de réellement s'arranger. Aussi le Wafd ne se laissera-t-il plus « rouler » et se refuse désormais à entamer des pourparlers au profit exclusif de ses adversaires. Ces déclarations ont glacé les spécialistes de ces pourparlers. Ils sont cependant incorrigibles et nous aurons bientôt à publier des échos sur leurs nouvelles démarches. Qui sait ? La foi fait des miracles.

Enfin, la fameuse querelle Hussein Sirry pacha-Aly Maher pacha s'est terminée, sans la tempête qu'on prévoyait. Tous les pêcheurs en eau trouble avaient longuement préparé l'orage et comptaient faire éclater une crise des plus graves. Mais le Premier Ministre sut parler avec une grande hauteur de vues et il appela toute l'affaire « un malentendu entre deux amis et qui a été dissipé ».

De son côté, le Dr Ahmed Maher pacha, leader de l'opposition, refusa d'exploiter l'affaire et contribua à la liquider.

De cette heureuse solution, tout le monde se réjouit, car le moment n'est vraiment pas opportun pour que deux personnalités représentatives, comme le Premier Ministre actuel et l'ancien président du Conseil, soient en conflit et fassent le jeu des personnes malintentionnées.

Des questions fort inutiles sont celles qui sont posées au Parlement sur M. Lyttelton et sa mission en Egypte, car cette mission est des plus claires, ne souffre aucune interprétation équivoque. Le gouvernement de Londres, la presse anglaise, Reuter et les déclarations faites au Caire par le ministre d'Etat, M. Lyttelton, ont précisé qu'il ne s'occupera que des affaires purement britanniques, touchant au développement de l'administration et de la politique dans les territoires libérés par les armées britanniques.

Par conséquent, aucun rapport avec les affaires égyptiennes.

DIMANCHE PROCHAIN : **UNE HEURE D'OUBLI...**



Lors de l'avance allemande sur Varsovie en septembre 1939, un groupe d'hommes et de femmes de tous âges se dirigent, armés de pioches, à l'extérieur de la capitale pour y creuser des tranchées.

La guerre d'Espagne. De toutes celles qui se sont déroulées jusqu'ici, c'est certainement

CORRESPONDANT DE GUERRE

UNE VIE MOUVEMENTEE SUR LES THEATRES DES OPERATIONS

Des hommes audacieux franchissent les frontières, traversent les pays, pour suivre la guerre dans ses théâtres lointains, pour essayer de dire la vérité. Les correspondants de guerre, seuls à se former une opinion personnelle sur le cours des événements, doivent, pour exercer leurs fonctions, être accrédités auprès du Grand Quartier Général et détenir une carte particulière qui les soumet à la loi militaire. Leur vie mouvementée se déroule entre les principaux théâtres d'opérations. C'est ainsi que M. William Forrest a pu suivre la guerre d'Espagne, les incidents de Tchécoslovaquie et de Dantzig. Au cours de cette guerre, il a assisté aux campagnes de Pologne, de Finlande, des Flandres et se trouve aujourd'hui sur les fronts du Moyen-Orient.



J'ai eu le bonheur de rencontrer un correspondant de guerre anglais célèbre pour son audace et la clarté de sa vision : William Forrest, l'attaché du « News Chronicle ».

Au physique, c'est un petit homme maigre, au visage buriné, à la bouche mince et expressive, à l'œil vif, d'une trentaine d'années environ. Il parle doucement, en choisissant soigneusement ses mots qui sont d'une précision et d'une simplicité parfaites. Rien en lui ne pourrait révéler son activité fébrile : il représenterait le type de l'homme de science, retiré dans son cabinet, et non le chasseur attentif des faits concrets qui bouleversent le monde.

C'est un autodidacte. Il s'est donné une instruction approfondie, bien qu'il se soit engagé dans le journalisme à l'âge de quatorze ans, et hier encore il lisait Xénophon, l'historien grec, pour en tirer des leçons de stratégie.

Le voyage en Espagne

— *Quels ont été vos voyages les plus mouvementés ?*

Il réfléchit comme à son habitude et part sur une longue histoire, celle qu'il vit depuis cinq ans.

— Depuis cinq ans je ne connais pas de répit. Après un voyage en Russie et une période à la S.D.N. au moment où l'on discutait les sanctions contre l'Italie, j'ai trouvé mon métier ; j'ai rejoint la guerre en Espagne, du côté républicain, et j'ai passé quelque temps à Barcelone et Madrid.

« Les républicains cherchaient de l'aide en Europe. Ils avaient renoncé à celle de la France et de l'Angleterre, à cause du pacte de non-intervention. Les deux grandes démocraties s'étaient ligotées dans le vain espoir que les puissances de l'Axe le respecteraient à leur tour.

« La seule ressource était de faire appel aux classes moyennes et ouvrières par la presse. Je comptais obtenir un interview du président du Conseil, Largo Caballero, et le publier dans ce but. La tâche était urgente. Je fis des démarches auprès de son entourage, de ses ministres, des journalistes espagnols. Peine perdue : il me refusa l'entretien. Je m'étonnais de cette décision malheureuse et m'en plaignis un jour à Rosenberg, l'ambassadeur de Russie : « Je ne suis pas seulement découragé, lui dis-je, mais peiné pour eux-mêmes de cette obstination. » Je croyais l'affaire terminée, lorsqu'un jour, à trois heures du matin, la sonnerie du téléphone me réveille : « — Rosenberg. — Oui ? — Forrest, soyez chez Caballero demain à midi, il vous recevra. » Ce fut tout. Je raccrochai le récepteur, et le jour suivant le président me donna un entretien de deux heures, le seul de sa carrière comme premier ministre. Il parla longuement. Ses ministres, le général Pozas, frappaient à sa porte, pour le consulter sur des questions pressantes, car il cumulait les fonctions de président du Conseil, de ministre de la Guerre et de commandant des forces républicaines. Il les chassait d'un geste et reprenait son discours. Mon article parut en première page sur tous les journaux espagnols, primant les nouvelles qui étaient graves.

La révolte de Casado

« J'eus des aventures avec l'armée. J'étais parti avec les forces républicaines qui assiégeaient l'Alcazar de Tolède, forteresse conquise par les nationalistes. L'élément principal de Franco nous attaqua dans Tolède et, pris entre deux feux, nous nous battîmes désespérément et dûmes nous retirer par une manœuvre hasardeuse.

« Après la chute de Barcelone, je demeurais au Ritz de Madrid, seul correspondant étranger avec les envoyés d'un journal flamand et d'un hebdomadaire parisien de gauche. Nous voulions connaître la misère de la ville, isolée par les défaites, usée par sa résistance. Je partis pour Alicante, où Negrin et son ministère s'étaient retirés, dans une voiture officielle. Nous eûmes une panne en chemin, et nous entrâmes dans une maison au bord de la route pour demander quelques heures d'hospitalité. Malgré nos protestations, notre hôte envoya chercher du pain à la caserne proche, car l'armée en avait encore un peu. La femme entra dans sa cuisine et en ressortit avec un plat de pommes de terre. C'était tout ce qu'ils avaient, et ils nous forcèrent à le manger. J'essayai de leur faire accepter de l'argent, mais ils furent si offensés qu'ils voulurent nous chasser. Je leur offris des cigarettes, ils n'en acceptèrent qu'une seule chacun, car la bienséance ne permettait pas qu'ils en prennent davantage.

« Quand Negrin me reçut, nous venions d'apprendre la nouvelle de la rébellion de Casado, commandant des troupes de Madrid. Il menaçait de marcher sur Alicante, et il força Negrin à prendre la fuite. Nous sentions que la fin était proche, car l'armée était épuisée, sans matériel et sans vivres. Negrin voulait encore continuer la lutte. Cet homme, qui à quarante ans était professeur de psychologie et recteur de l'Université de Madrid, avait un courage et une abnégation d'ascète. La conviction de se battre pour un idéal juste, celui de la liberté du peuple, l'empêchait de fléchir.

« Cet entretien est aussi le seul que Negrin ait donné après la chute de Barcelone. Plus tard, ce fut la débâcle : les communications télégraphiques furent coupées et je pris un avion privé pour transmettre mon message à Oran. L'avion pique, s'écrase sur le nez, et j'échappe par miracle à une mort certaine. »

La campagne de Pologne

— *Où étiez-vous après la guerre d'Espagne ?*

— Je repartis aussitôt pour la Tchécoslovaquie ; je devais être à Prague le 15 mars, mais mon avion atterrit à Bratislava, parce que Hitler, ce jour-là, entrait à Prague.

— *Quel sens extraordinaire ! Comment savez-vous à l'avance qu'il se produira du nouveau en un endroit déterminé ? Avez-vous des renseignements secrets ?*

— Non, mais nous sommes plus attentifs aux signes précurseurs d'un changement. Je compte aussi sur mon intuition ; je sens qu'il faut que je sois là, et je fais mon possible pour ne pas manquer mon rendez-vous avec l'action. Quand j'étais à Fleet Street, en 1939, l'on voulut m'envoyer au Canada et aux Etats-Unis avec le roi et la reine. Bien que ce fût un honneur auquel j'étais très sensible, je déclinai pour voler vers Dantzig où j'eus aussi des aventures.

Forrest est discret sur ses aventures ; il préfère me parler de « sa » campagne de Pologne.

— L'optimisme régnait à Varsovie, et l'ouverture de la guerre fut accueillie avec enthousiasme. Mais avec les revers, nous eûmes des expériences palpitantes. C'est après les bombardements de Varsovie, qui nous firent beaucoup souffrir du manque d'eau. Nous étions retirés dans une petite ville de la rivière Dniestr, un journaliste américain et moi. Les forces polonaises nous arrêtèrent, nous prirent pour des espions allemands et voulurent nous fusiller sur le parapet du pont de la Dniestr, sans autre forme de procès. Les fusils étaient levés sur nous, quand j'eus la présence d'esprit de crier en polonais : « Je suis Anglais et mon ami est Américain ! » Une hésitation, un officier s'avance. On nous questionne six heures durant, debout sur le parapet, et nous arrivons à force d'explications à vaincre leur défiance.



celle qui a été exploitée le plus par les correspondants de guerre. Dans les rues de Tolède, des miliciens font le siège du fameux Alcazar où les rebelles se sont retranchés.

« Quant à mon ami, il fut pris par les forces russes, et détenu. Il réussit à s'évader et sa fuite est une démonstration de cette vérité essentielle pour un journaliste : les faits ont une valeur intrinsèque supérieure à toutes les fictions inventées pour séduire un public que l'on croit facile. Mon ami, craignant la profondeur de la rivière, roula ses vêtements en boule et traversa la rivière nu, tenant son paquet les bras levés au-dessus de la tête. Les journaux américains le représentèrent traversant à la nage des flots tourbillonnants, dans un mélo de circonstance. En fait, il ne se mouilla pas jusqu'au genou, car nous étions en été, la Dniestr était à sec. La scène ainsi décrite aurait été d'un humour piquant dans ces circonstances périlleuses. »

De la Roumanie à la Finlande

— De Pologne j'ai pu rejoindre la Roumanie, où des réfugiés de toutes sortes créaient à Bucarest une nouvelle Babylone — assassinat de Calinescu, luttes sanglantes contre la Garde de Fer, atmosphère de massacre, tels sont les traits qui me frappèrent.

— *Et ensuite ?*

— J'allai en Finlande, à Helsinki, où je pris l'habitude d'observer les raids aériens de mon balcon. Les avions russes venaient en plein jour bombarder le port, et mon poste d'observation était excellent. Un matin, la femme de chambre me dit : « Je suis sûre que Molotov nous rendra visite aujourd'hui, les nouvelles que l'on raconte en ville sont mauvaises. » Je m'habillai et, pris d'un pressentiment, car Molotov signifiait pour eux l'aviation russe, je descendis dans l'abri, quand l'alerte sonna. Une bombe tomba précisément sur ma chambre et la réduisit en poussière.

« J'avais pris position dans cette guerre contre les Russes. Je comprenais pourquoi ils avaient intérêt à se fortifier dans le Nord contre les possibilités d'une invasion allemande, mais je leur reprochais leur manque de franchise. »

Le « Dunkerque », Arras, Bordeaux

— *Vous étiez en France durant la guerre ?*

— A deux reprises. La première fois, le ministère de la Marine invita cinq correspondants anglais à faire une croisière de huit jours sur un sous-marin français. J'ai été émerveillé par sa perfection, sa manœuvrabilité et son confort. Je puis dire que les sous-marins français sont les mieux aménagés que j'ai vus jusqu'ici. Puis, je fus emmené au golfe de Gascogne, sur le « Dunkerque », au moment même où les marines française en anglaise faisaient parler d'elles à propos du sabordage du « Graf Spee ».

« Je suis revenu le 1er mai à Arras, dix jours avant l'offensive, et j'ai suivi nos forces à Louvain, en Belgique. La bataille fut terrible. Nous fîmes une retraite forcée jusqu'à Boulogne sous le bombardement le plus violent de cette guerre. Un transport de troupes me ramena à Douvres, mais je repris l'avion pour Tours le 14 juin, le jour de la chute de Paris. Le flot des réfugiés paralysait tout mouvement, et j'allais demeurer là, quand un officier polonais m'emmena dans son automobile, me sauvant de la capture. Nous échouâmes à Bordeaux. Les gens couchaient dans les rues et la foule anxieuse semblait attendre le choc d'une révolution. J'eus le temps d'assister, au bas de l'hôtel, à la réunion historique qui décida du sort de la France. Le maréchal fit une déclaration au pays, annonçant la politique nouvelle, et les navires anglais offerts au gouvernement pour l'enlever repartirent sans lui.

Le « blitzkrieg » de septembre

« J'ai subi le *blitzkrieg* de Londres, et je peux dire avec confiance que la guerre a été gagnée à Londres. Les cockneys ont supporté des épreuves surhumaines avec calme et détermination. Je me permettrai de vous dire une petite anecdote à ce sujet. Au plus fort d'un bombardement (nous n'allions plus dans les abris parce que nous y perdions trop de temps, mais les civils étaient plus disciplinés que nous), une vieille dame s'approche de moi et me demande d'une voix grêle : « Pouvez-vous m'indiquer le bureau de concours de *Punch*, s'il vous plaît ? » Elle voulait remettre sa feuille de concours. Et malgré son âge avancé, et le danger qu'une « vraie dame » ne doit pas considérer, elle poursuivait son chemin paisiblement.

Le voyage en Egypte

« Je suis venu en Egypte pour suivre les nouvelles du front du Moyen-Orient. J'ai été retardé par le manque de communication aérienne au Congo belge, mais j'ai eu le temps de visiter Sidi-Barrani et Damas.

« Il fait très chaud au désert, et j'avais la gorge contractée par la soif, mais je la supportais avec d'autant plus de courage que je voyais les hommes n'en faire aucun cas. Nos forces sont importantes, surtout dans les airs. Il y eut une action le jour de mon arrivée et les correspondants étaient en avant des lignes ; les balles et les obus sifflaient au-dessus de nous ; nous n'y prenions pas

(*Lire la suite en page 14*)

ON NE DANSE PLUS A BERLIN

Il y a quelques jours, une information annonçait que Hitler avait décidé d'interdire aux gens de danser. A ce propos, il nous parait intéressant de publier un article dû à un journaliste américain, William L. Shirer, qui a quitté l'Allemagne il y a quelques mois à peine.

William L. Shirer, qui fut le speaker de la « Columbia Broadcasting System » à Berlin, est connu par des millions d'auditeurs qui, tous, rendent hommage à son esprit objectif.

Il nous brosse un portrait du Berlin d'il y a quelques mois, portrait qui, depuis les événements des Balkans, de la Russie et les bombardements intensifs de la R.A.F., a dû changer. Néanmoins, tel quel, il nous donne une image de guerre de la capitale du Reich.

BERNARD SHAW ET SHAKESPEARE, VEDETTES Nº 1

Les théâtres de Berlin sont ouverts et jouent à guichets fermés. Les spectateurs s'y rendent à 4 h. 30 p.m., afin de pouvoir rentrer chez eux avant la visite des bombardiers britanniques.

Depuis que les nazis sont au pouvoir, pas un auteur de classe ne s'est révélé. Mais les directeurs qui ne sont jamais à court d'idées se sont jetés sur les classiques. Gœthe, Schiller, Molière, Calderon et même Ibsen et Chekhov font des salles archipleines. Les recettes atteintes par ces auteurs ne sont dépassées que par celles que font Shakespeare et George Bernard Shaw. Il est impossible de dire à quel point ces deux derniers sont populaires à Berlin. Pour ce qui est de Shaw, tout ce qu'il a pu écrire dans sa vie comme pièces de théâtre a été joué. Et avec quel succès !

Voulant sans doute flatter le Duce, le directeur du théâtre de l'Etat monta la pièce écrite par le dictateur italien, les « Cent Jours », dont la première fut honorée par la présence du maréchal Gœring lui-même.

PAS DE PLAISANTERIES SUR GŒRING !

Six comédies musicales ont fait courir, ces temps-ci, tout Berlin. Bien que lourdes, stupides et d'un mauvais goût effrayant, au point qu'aucun Américain ne pourrait résister plus de cinq minutes à un pareil spectacle, ces comédies font les délices des Berlinois. Hitler lui-même a assisté plusieurs fois aux deux comédies données au « Metropol » depuis le début de la guerre. Il fut tellement emballé par une danseuse hongroise qu'il l'invita à prendre le thé.

Si l'amour du Führer pour les comédies musicales semble avoir grandi, par contre celui qu'il éprouvait pour Wagner est quelque peu en veilleuse. Et c'est avec étonnement que les gens racontent qu'il n'a pas assisté une seule fois, depuis que l'Allemagne est en guerre, à une représentation de l'Opéra.

Les cabarets-variétés connaissent, eux aussi, l'âge d'or. Il est vrai que pour une taxe d'entrée très modique on vous présente un spectacle qui, s'il n'a rien d'artistique, a au moins l'avantage d'être réellement varié. On peut y voir depuis une pièce de théâtre en un acte jusqu'à des charmeurs de serpents.

Chose étrange : il existe même des cabarets où des chansonniers font appel à leur verve satirique pour lancer certaines pointes autorisées contre le régime. Mais je m'explique. Le Dr Gœbbels, qui est assurément un homme intelligent, s'est dit qu'il ne serait pas mauvais de faire croire aux Berlinois que la dictature n'était pas, après tout, si terrible, puisque des hommes pouvaient exprimer librement, en public, leurs pensées. De là à se mettre d'accord avec certains chansonniers pour qu'ils abordent certains sujets — notamment ceux du rationnement de la nourriture et des vêtements — il n'y avait qu'un pas à franchir : celui du ministère de la Propagande. Les chansonniers le franchirent... et maintenant ils passent à Berlin pour des hommes courageux, ne craignant pas de dire tout haut ce que tout le monde pense tout bas.

Evidemment, il existe des sujets strictement « tabous ». Ainsi, par exemple, il est formellement interdit de faire la moindre allusion à l'amour de Gœring pour les uniformes. L'Italie constitue également un sujet défendu. Aucune plaisanterie, ni sur son armée, ni sur ses mandolinistes, n'est tolérée. A propos de l'Italie, toute l'Allemagne colportait l'histoire suivante, au moment où elle attaqua la Grèce :

— *Quelle est donc cette fameuse arme secrète dont parlent toujours les Italiens ?*

— *Comment ! tu ne le sais pas ? Mais c'est l'armée allemande, voyons !...*

Il est évident qu'une histoire de ce genre n'est pas faite pour relever le prestige du Duce et du peuple italien auprès des Allemands... Et l'on comprend que la Gestapo sévisse avec une extrême rigueur lorsqu'un chansonnier, oubliant qu'il se trouve en Allemagne, permet à sa verve et à sa fantaisie de se donner libre cours.

Le seul chansonnier dont la Gestapo tolère parfois les « incartades », c'est Willy Schaeffers, qui possède son propre cabaret, à Kurfürstendamm. Sachant qu'il est le chansonnier populaire de Berlin, Schaeffers lance souvent des boutades qui font frémir les spectateurs, lesquels s'étonnent de ne pas voir un agent de la Gestapo monter sur les planches et arrêter l'impudent. Ainsi, un soir, prenant sa moue la plus ironique, Schaeffers lança : « *A la santé de nos nouveaux et hautement respectés amis les Russes !* »

ON BOYCOTTE LE SWING

Les théâtres et les salles de concert n'ont pas réussi à enlever la clientèle des dancings et des clubs de nuit. Les cabarets-dancings de Kurfürstendamm reçoivent, tous les soirs, des centaines de clients. Personnellement, j'ai vu d'innombrables couples — composés pour la plupart de jeunes officiers en permission et de leurs amies — attendre avec impatience l'heure de la danse. Sous les tables, leurs pieds dansaient tout seuls !

Sous le régime nazi, les jazz nègres sont interdits. Le swing est également « verboten ». Mais les danseurs trouvent toujours le moyen de s'arranger : en tournant le bouton de la radio, par exemple. A voir la frénésie avec laquelle valsent, tanguent et fox-trottent les militaires, on imagine aisément les raisons des plis qui barrent leurs fronts...

UN VIEUX CHEVAL DE RETOUR

Pour oublier les soucis de la guerre et ceux des bombardements, certains Berlinois se sont lancés dans le sport : soit activement, soit comme spectateurs. Un match de football entre l'équipe allemande et l'équipe italienne (ou l'équipe hongroise, ou roumaine) attire des milliers de personnes au Stade Olympique de Berlin. De telles foules pour des matches de football ne s'étaient jamais vues auparavant dans la capitale du Reich.

Pour donner une idée de l'ardeur avec laquelle les Berlinois courent là où l'on annonce une manifestation sportive, je n'aurai besoin que de rapporter le fait suivant. Désespéré de ne plus trouver de boxeurs — la plupart d'entre eux étant mobilisés sur le front — un impresario ne craignit pas de déterrer — il n'y a pas d'autre mot ! — un ancien champion poids lourd, depuis longtemps oublié, Walter Neusel. Naturellement, pour ne pas trop démolir ce vieux cheval de retour, on fit appel à un boxeur de province, qui mettait, peut-être, les mitaines de combat pour la troisième fois de sa vie ! Eh bien, malgré ce spectacle peu prometteur, plus de dix mille personnes se disputèrent les places ce soir-là. A un certain moment, on parlait de monter un combat qui aurait eu Max Schmeling comme vedette. Mais au moment où les pourparlers allaient aboutir, on apprit que l'ancien champion du monde — qui devait être tué par la suite en Crète — venait d'être blessé pendant qu'il s'entraînait dans le corps des parachutistes de l'armée.

(*Lire la suite en page 14*)

INTRIGUES NAZIES EN AMERIQUE

Plus encore peut-être qu'en Amérique du Nord, Hitler n'a ménagé ni argent, ni efforts, pour conquérir les Républiques sud-américaines. Ses agents ont parcouru inlassablement ces pays, semant la « bonne parole » et l'or, à pleines mains.

Dans certaines de ces Républiques, les nazis étaient parvenus à s'organiser puissamment. Ils se croyaient même tout près du but, lorsque les gouvernements intervinrent et mirent fin à leurs complots.

Un journaliste sud-américain, J.M., Batista I Roca, au courant du mouvement nazi dans les Républiques sud-américaines, a écrit cet intéressant article, que nous empruntons à la revue américaine « The Contemporary Review ».

L'Amérique latine compte environ un million et demi d'Allemands. La grande majorité d'entre eux habite l'Argentine et le Brésil. Dans le premier de ces pays, on en dénombre 236.000 ; alors qu'au Brésil il y a 900.000 habitants de naissance allemande ; sans oublier plus de deux millions d'habitants de descendance allemande, et qui se trouvent dans le pays depuis trois générations.

Dans les autres Républiques sud-américaines, le nombre des Allemands n'est pas très grand, mais proportionnellement à celui des habitants il commence à chiffrer. Ainsi, au Paraguay, sur une population de moins d'un million d'habitants, on compte plus de 20.000 Allemands ; dans l'Uruguay, il y en a également plus de 20.000, sur une population de près de deux millions d'âmes. En outre, il y a de très nombreux Italiens résidant dans ces pays. L'Uruguay, par exemple, a le tiers de sa population constitué par des Italiens, alors que l'Argentine en compte près de trois millions et le Brésil environ deux millions.

Les Allemands s'organisent

Depuis l'arrivée de Hitler au pouvoir, les Allemands, et les Sud-Américains de descendance allemande, commencèrent à être organisés sur le modèle du parti nazi. Partout, les autorités allemandes fondèrent leurs propres écoles, journaux, organisations des jeunesses, organisations féminines, et même des sections des troupes d'assaut, les « S. A. », ainsi qu'une succursale de la « Gestapo ».

En outre, le commerce allemand fut « organisé ». Tous les commerçants et industriels allemands furent obligés de prendre leurs mots d'ordre auprès de leurs autorités, pour qui les firmes allemandes allaient être un moyen de contrôler les activités du pays, sans compter qu'elles représentaient un excellent facteur d'espionnage. Un autre procédé de pénétration utilisé par les nazis fut constitué par les lignes aériennes, dont la grande totalité était sous leur contrôle.

Dans certaines Républiques sud-américaines, les Allemands éditent des journaux dans leur propre langue, tels que l' « Argentinisches Tageblatt » et le « Deutsche La Plata Zeitung », paraissant tous deux en Argentine, et le « N. S. Herald », au Mexique. Les journaux en langue allemande constituent néanmoins l'exception, car, en général, les nazis préfèrent faire leur propagande en espagnol, ce qui leur permet d'atteindre tous les lecteurs du pays. A Buenos--Ayres, ils possèdent un grand journal, « El Pampero », pour le lancement duquel ils ont consenti d'énormes sacrifices.

Le plus grand intermédiaire entre les services de propagande du Dr Gœbbels et la presse sud-américaine reste, néanmoins, la « Transocéan News Agency » (1). Cette agence de presse distribue gratuitement, à tous les journaux sud-américains, des informations en vrac, qui, naturellement, sont toutes basées sur la propagande nazie. Pour donner une idée de l'importance de cette agence, disons qu'elle emploie, rien qu'à Buenos-Ayres, plus de 100 fonctionnaires...

(1) Cette agence vient d'être fermée aux Etats-Unis.

Travail rationnel...

Le « slogan » de la propagande nazie est « qu'à chaque pays il faut son remède ». En partant de ce principe, on pouvait voir un agent nazi soutenir, dans telle république sud-américaine, exactement le contraire de ce que soutenait, dans telle autre république, un autre de ses collègues. Mais, partout, les nazis essayaient de gagner à eux les classes aisées, en agitant devant eux le spectre du communisme. Cela, d'ailleurs, n'empêchait pas les propagandistes de recruter le plus possible de communistes ! Un exemple qui illustre bien l'absence totale de doctrine sincère chez les nazis est caractérisé par le fait qu'avant la signature du pacte germano-soviétique, les agents allemands menaient une incessante campagne anti-communiste au Mexique. Et, dès le lendemain de la signature du pacte, non seulement la campagne cessa comme par enchantement, mais les agents de Staline et ceux de Hitler n'éprouvèrent aucune difficulté à travailler ensemble. Les nazis allèrent même jusqu'à inviter des écrivains d'extrême-gauche, notoirement connus, à visiter l'Allemagne — tous frais payés, bien entendu.

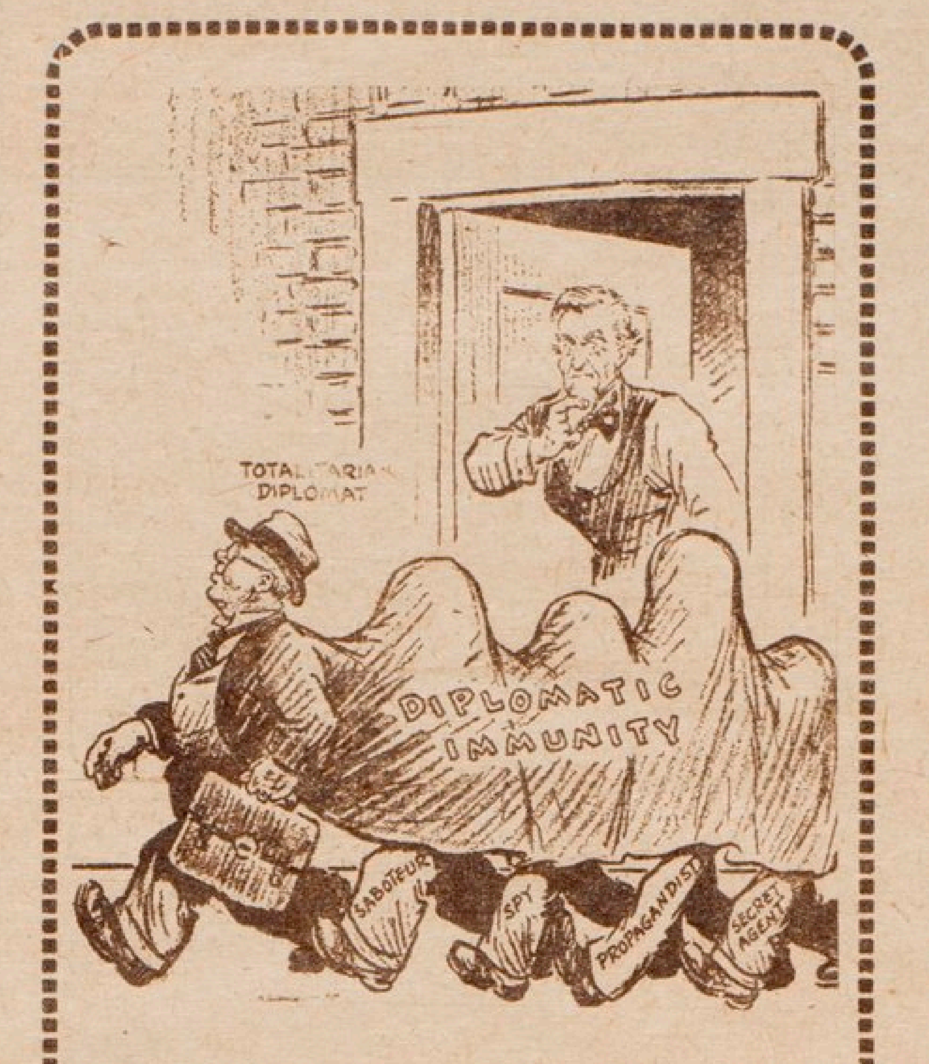
Le flirt avec les communistes ne devait pas empêcher les nazis de faire des avances aux éléments d'extrême-droite. Ils entrèrent en contact suivi avec les partis fascistes, et notamment avec un parti fasciste secret, le « P.S.N.M. », qui travaille suivant le système des cellules communistes, et dont les « Phalangistes » espagnols forment une section très influente, sans compter qu'il a des attaches avec des organisations similaires travaillant dans toute l'Amérique latine.

Les nazis, en outre, firent des efforts inouïs pour gagner à leur cause les officiers de l'armée. Dans certains pays, comme en Argentine, ils réussirent à envoyer des missions militaires, qui furent chargées d'organiser l'armée nationale de ce pays. Dans d'autres Républiques, ils parvinrent à persuader les dirigeants d'envoyer des officiers se spécialiser dans l'Académie Militaire de Berlin, où, naturellement, ils furent l'objet d'une attention spéciale et d'offres très alléchantes.

Pour rendre plus efficace leur propagande en Amérique du Sud, les nazis créèrent, en Allemagne même, plusieurs Instituts destinés à enseigner la langue espagnole, ainsi que les mœurs des pays sud-américains aux Allemands qui devaient partir « travailler » en Amérique latine. Citons, notamment, l' « Ibero-Amerikanisches Institut », que dirigeait, à Hambourg, le général von Faupel lui-même, qui devait devenir, par la suite, le premier ambassadeur de Hitler auprès du général Franco.

L'Amérique du Sud contre l'Amérique du Nord

Une des formes les plus vigoureuses de la propagande allemande est d'irriter les sentiments de l'Amérique du Sud contre celle du Nord. Alors que parmi les classes les plus éclairées il existe de plus en plus un sentiment de solidarité et d'union entre toutes les contrées américaines, les Allemands éveillent tous les ressentiments du passé, afin de créer une animosité contre les Etats-Unis. Ils ne perdent aucune occasion, par exemple, pour faire croire aux Sud-Américains que les Etats-Unis sont impérialistes, et, dans ce but, ils font revenir souvent, dans leurs journaux, le motif de l' « impérialisme yankee ». Aux lecteurs qui manquent de sens critique, ils sont parvenus, parfois, à faire oublier l' « impérialisme nazi », tellement ils leur ont parlé de l' « impérialisme yankee ». Mais la grande majorité de la population sud-américaine ne s'est jamais laissée prendre à cette propagande. Il est vrai que cela est dû, en grande partie, au tact dont les Etats-Unis ont toujours fait montre dans leurs rapports avec les Républiques sud-américaines, car, avertis du danger de la propagande allemande, ils se sont efforcés, par tous les moyens en leur pouvoir, à la combattre.



Les menées totalitaires en Amérique s'opèrent la plupart du temps sous le couvert de l'immunité diplomatique et les ministres ou les consuls se doublent souvent d'un agent secret. Cette caricature du « Rochester Times-Union » dépeint avec humour la situation.

Dans le champ économique, les Allemands n'ont pas cessé de dire aux Sud-Américains que les Etats-Unis étaient incapables d'acheter le surplus de leurs produits, et qu'ils ne devaient s'attendre à aucune aide de leur part. Après quoi, ils ajoutaient : « Etant donné que nous allons gagner la guerre, il vaudrait infinement mieux pour vous être en bons termes avec l'Allemagne, parce que cette dernière a des plans spécialement avantageux pour vous dans le domaine des relations commerciales futures. D'ailleurs, des échanges commerciaux avec l'Allemagne hausseront votre standard de vie, et vous libéreront de l' « impérialisme yankee ».

Organisations para-militaires

Nous avons dit plus haut que les Allemands ont créé leurs propres organisations. Voyons ce que sont ces dernières, et comment elles fonctionnent.

Tous les Allemands résidant dans les Républiques sud-américaines sont enrôlés dans la section locale du parti nazi allemand, l' « Aussland Bund ». Les membres, tout comme leurs camarades de la mère-patrie, sont astreints au port de l'uniforme. Voici ce qu'écrit à ce sujet un journaliste américain, Russell B. Porter, qui a étudié à fond l'organisation du parti nazi au Mexique :

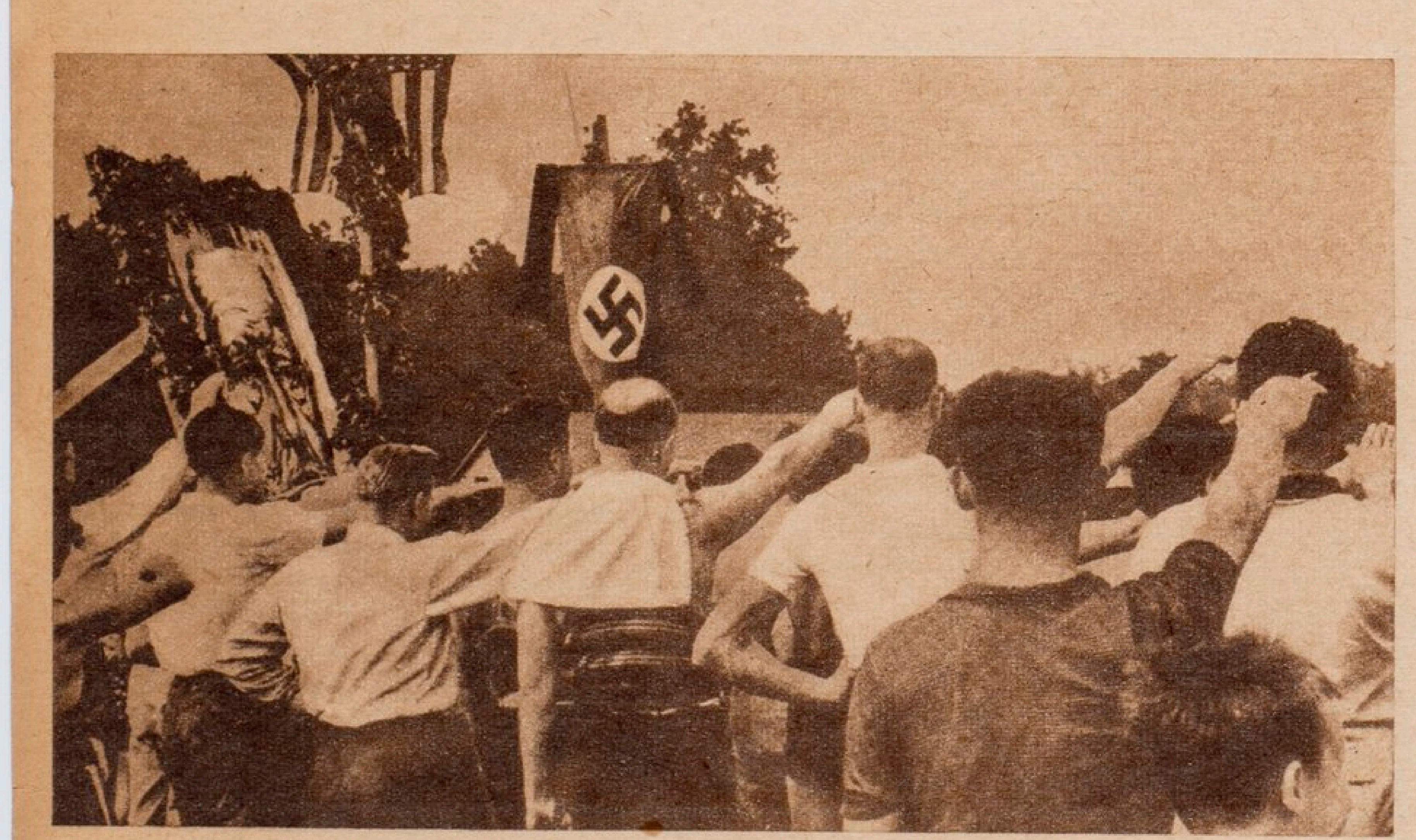
« Tous les Allemands sont obligés de pratiquer des exercices para-militaires identiques à ceux qui se pratiquent en Allemagne. A part cela, les membres doivent suivre régulièrement des cours politiques donnés par des instructeurs venus d'Allemagne. En outre, les membres sont tenus de réserver au parti leurs week-ends, jours de congés, etc. Tous les enfants allemands sont obligés de s'inscrire dans les jeunesses hitlériennes, qui ont leur quartier général dans une école allemande, où la svastika flotte, largement déployée. Dès leur plus jeune âge, les élèves sont intoxiqués par la doctrine nazie. On leur enseigne, ainsi, la nécessité d'un seul chef, la supériorité de la race aryenne, le militarisme et les interprétations nazies de l'histoire, de la géographie, de la biologie et d'autres sujets. Les enfants, eux aussi, reçoivent une préparation para-militaire. Ils portent également des uniformes, mais non pas publiquement. Quant aux femmes, jeunes filles et fillettes, elles reçoivent toutes une instruction nazie. Avant la guerre, les autorités allemandes envoyaient les étudiants allemands passer leur dernière période d'entraînement en Allemagne même. Pour être brefs, disons que le fanatisme hitlérien que l'on inculque à l'enfant, dès son plus jeune âge, en fera un excellent agent de la cinquième colonne, aussitôt que l'on aura besoin de ses services. »

Afin de pouvoir gagner de l'influence sur la presse, les leaders nazis locaux ont groupé tous les commerçants allemands qui font de la publicité, ce qui fait qu'ils sont parvenus, ainsi, à réunir des fonds très importants, qui ne sont distribués qu'à des journaux consentant à publier des articles favorables à l'Allemagne nazie. Cela, évidemment, sans compter les subventions énormes accordées aux journalistes, écrivains, directeurs, commentateurs à la radio, etc. Pour obtenir des fonds, les leaders nazis réunissent de temps en temps au Club allemand de Mexico, par exemple, les Allemands du pays, et leur demandent de souscrire. Récemment, ils obtinrent par ce mode de taxation plus de 200.000 dollars. Quand nous disons « taxation », nous n'exagérons pas, car, aussitôt cette somme obtenue, les dirigeants décidèrent que tous les commerçants et industriels allemands paieraient un pourcentage sur leurs chiffres d'affaires, qui irait grossir les fonds destinés à la propagande. Certaines firmes s'étant montrées rebelles au paiement de cet impôt, on les fit marcher droit par des moyens de chantage, des menaces, et par ce qu'on a surnommé à Mexico le « terrorisme à froid », qui coûte presque toujours la vie au récalcitrant...

Révélations...

Il y a quelques mois, un article publié par « La Critica » de Buenos-Ayres devait faire l'objet de toutes les conversations. L'article avait pour auteur Bruno Fricke, qui fut un des chefs du parti national-socialiste en Amérique du Sud, et qui est rallié, en ce moment, au « Front Noir » d'Otto Strasser. L'article contenait des révélations réellement sensationnelles sur les activités des nazis en Argentine, et particulièrement dans le district Misiones, situé entre les rivières Uruguay et Parana, à la frontière du Paraguay. Dans cette région, il se trouve un très grand nombre de colons allemands. Sur une population de 150.000 habitants, près de 40.000 sont Allemands, et 16.000 de ces derniers sont membres du parti nazi. Quelques-unes des autres colonies contiennent un pourcentage excessivement élevé d'Allemands : comme par exemple Leandro Norte Aleman qui, sur 6.250 habitants, ne compte pas moins de 5.000 Allemands ; Porto-Rico compte 2.700 Allemands sur 3.000 habitants, et Monte-Carlo 2.250 sur 2.500. Tous ces Allemands possèdent leurs organisations de jeunesses hitlériennes et leurs « S.A. »

Bruno Fricke attira particulièrement l'attention des autorités sur les colonies installées



Dans un des camps nazis de l'Amérique du Sud, les membres d'une association pro-allemande assistent à une cérémonie commémorative de Hindenburg.



Une manifestation d'étudiants de l'Université de Buenos-Ayres, en Argentine. Cette manifestation fut organisée en réponse à une réunion pro-démocratique tenue dans la ville.

LATINE

dans les environs immédiats des aérodromes. Cela permet aux colons allemands de surveiller tout ce qui se passe et « ils pourraient s'emparer de ces aérodromes sans aucune difficulté ».

Il y a quelques mois, le consul allemand à Posadas fit une enquête sur les possibilités militaires des Allemands ressortissants de son autorité. Quant aux autorités du pays, elles découvrirent des postes secrets d'émission dans le voisinage de Posadas.

Contrebande d'armes et parachutistes

Poursuivant ses révélations, Bruno Fricke raconta comment les Allemands avaient organisé la contrebande d'armes, en installant des « postes de liaison » sur les bords des deux rivières précitées. Entre autres exemples cités par Fricke figure celui-ci : les agents traversaient la rivière Parana qui les conduisait dans la jungle. Ce trajet leur permettait de transporter des mitrailleuses et des munitions dans des petits bateaux appartenant au parti nazi. Les autorités de l'Uruguay, alertées, finirent par trouver des armes venues du Brésil, et, quelque temps après, elles mirent la main sur d'importantes quantités de munitions cachées en divers endroits situés sur le bord de la rivière.

Il y a quelques mois, le gouvernement de l'Uruguay, grâce à une enquête serrée faite par ses services de contre-espionnage, parvint à mettre la main sur de nombreux Allemands qui devaient opérer un coup d'Etat. Parmi ces derniers se trouvaient des aviateurs, des parachutistes, des opérateurs de T.S.F. En outre, les autorités découvrirent des dépôts de munitions et quelques véritables arsenaux.

Le Congrès ordonna, dès qu'il fut mis au courant de la chose, une enquête minutieuse sur les activités nazies dans le pays. L'enquête devait révéler que le parti nazi en Uruguay était, tout comme dans les autres pays, organisé en « Stutzpunkte », qui avaient leurs quartiers généraux près des objectifs stratégiques du pays, tels que : gares de jonctions, aérodromes et villes-frontières, afin qu'en cas de besoin on eût pu faire passer en fraude armes, munitions, etc., dans la République où aurait éclaté le coup d'Etat. Le parti pouvait mobiliser immédiatement 150 motocyclistes très bien entraînés. En outre, ces derniers possédaient un plan détaillé de l'occupation militaire de l'Uruguay par les nazis infiltrés dans les unités de l'armée régulière ainsi que dans celles de la réserve de ce pays. Quant à l'armée, pendant longtemps les nazis avaient fait tout leur possible pour la miner, faisant transférer les officiers en qui ils n'avaient pas confiance et les faisant remplacer par des créatures à eux. En outre, des contingents nazis cantonnés dans le sud du Brésil devaient, ensemble avec certains contingents argentins, traverser rapidement la frontière et prêter leur assistance au coup d'Etat. L'enquête établit également que les nazis, après la prise du pouvoir, auraient divisé le pays, avec l'objet immédiat d'en faire une nation de paysans, mais avec le secret dessein d'en faire plus tard une colonie allemande...

Toutes ces révélations amenèrent l'arrestation de celui qui devait être le « Gauleiter » de l'Uruguay, le nommé Holzer, ainsi que celle du nommé Meissner, chef de la « Gestapo » locale. Naturellement, il y eut de nombreuses autres arrestations, mais il serait trop long de citer toute la liste.

Les autorités ne se bornèrent pas à arrêter ces leaders. Elles décidèrent d'établir un contrôle très sévère sur toutes les colonies allemandes, alors que les « Stutzpunkte » furent surveillés nuit et jour par des avions et des autos de la police. Quant aux chemins de fer et aux routes principales, ils furent placés sous une garde armée. En plus de ces mesures, le gouvernement retira toutes les licences qu'il avait accordées à des amateurs de postes émetteurs qui se montaient à plus de 150.

Diplomates-espions

Des résultats de l'enquête, il apparut nettement que le complot contre le gouvernement de l'Uruguay avait été préparé par la légation allemande à Montevideo. Selon le rapport du procureur général, Luis Alberto Bouzas, les activités nazies étaient dirigées par Herr Dalldorf, attaché de presse à la légation allemande.

Ne manquant pas d'un certain courage, le ministre d'Allemagne, Herr Langmann, adressa une note énergique au gouverement de l'Uruguay, demandant la suspension de l'enquête. Mais le ministre des Affaires Etrangères, Senor Guani, rejeta la protestation avec le motif suivant :

« Admettre que des membres du corps diplomatique possèdent le droit d'organiser et de prendre part à des activités du genre de celles du parti nazi est contraire à nos institutions. » Mais ce que le ministre n'a pas dit, sans doute par un excessif scrupule de politesse, c'est qu'il est contraire aux traditions diplomatiques qu'un agent accrédité officiellement agisse à l'encontre des intérêts du gouvernement qui est au pouvoir, et auprès duquel il est nommé... Et, bien que sachant tout cela, le ministre des Affaires Etrangères de l'Uruguay ne prit aucune mesure légale contre Herr Dalldorf, car ce dernier était couvert par l'immunité diplomatique.

Un cas similaire arriva à Mexico. Outré par les agissements de l'attaché de presse à la légation d'Allemagne, Herr Dietrich, le gouvernement mexicain fit savoir au gouvernement allemand que, désormais, ce dernier était devenu « persona non grata ». Et joignant le geste à la protestation, le gouvernement mexicain ordonna à Herr Dietrich de quitter le pays sans autre délai.

* * *

Le danger que présentaient les diplomates allemands, accrédités aussi bien en Amérique du Nord que du Sud, a été discuté à la Conférence pan-américaine, qui s'est tenue à La Havane. Des résolutions y furent prises d'exercer, à l'avenir, un contrôle plus étroit sur les activités de ces diplomates.

Ce serait un tort que de minimiser les succès que les intrigues nazies ont pu obtenir auprès de certaines classes de l'Amérique latine, mais il n'en demeure pas moins que la masse des habitants des Républiques sud-américaines accorde toute sa sympathie aux démocraties. Un des facteurs qui ont déterminé cette sympathie est la résolution des Etats-Unis de s'opposer aux dictateurs. L'autre facteur réside dans la résistance acharnée de la Grande-Bretagne à l'assaut nazi. Et cette résistance fait tomber toute la propagande axiste qui, toujours, a affirmé que les démocraties étaient faibles et qu'elles s'écrouleraient comme un château de cartes au premier assaut que leur livrerait l'Axe. Or, les Sud-Américains voient que ce château de cartes a l'air diablement solide...



Les richesses de l'U.R.S.S.

Cette carte de la Russie occidentale, sur laquelle on voit, à gauche, les zones où se déroulent actuellement les opérations, indique — en même temps que les principaux centres de population — les richesses du sol et du sous-sol, ainsi que les industries de cette partie du territoire soviétique. Un coup d'œil suffit à se rendre compte que cette région n'est pas la plus riche de la Russie. Ce n'est pas, de même, celle où se trouvent les installations industrielles les plus importantes. Celles-ci sont, en effet, dans les régions de l'est et en Sibérie dont le territoire a, depuis longtemps, cessé d'être le désert de glace que l'on imagine généralement. Tant du point de vue économique qu'industriel, la poussée allemande ne peut donc avoir aucune conséquence grave pour la Russie.

CHURCHILL VU PAR SA SECRETAIRE

Phyllis Moir fut la secrétaire de Winston Churchill en 1932 et l'accompagna dans sa tournée aux Etats-Unis. Elle vient de publier un livre, « J'étais secrétaire privée de Winston Churchill », qui est peut-être le meilleur portrait intime de Churchill jamais écrit.

C'est une Anglaise qui a fait une carrière intéressante comme secrétaire privée de personnages célèbres. Elle a travaillé avec Lord Robert Cecil, M. Arthur Balfour, Sir Nevile Henderson, Lord Derby, Madame Oliver H.P. Belmont et Lillian Gish. Elle habite maintenant à New-York. Elle parle de Churchill en ces termes : « La force de sa personnalité était si grande que je sentis, en quittant son service, que ce secrétariat privé avait mis fin à tous les secrétariats privés. » Nous publions un extrait de son livre qui montre certains côtés intéressants de M. Churchill.

J'ai toujours trouvé que M. Churchill en chair et en os était plus petit et plus gros que dans ses portraits. Il a la figure d'un bouledogue aimable.

Quand M. Churchill est amusé par quelque chose — et il trouve souvent des motifs d'amusement — les coins de sa bouche se relèvent malicieusement, ses yeux bleus et proéminents ressortent et sa tête ronde et rose s'éclaire d'un sourire coquin. Quand il est fâché, ses grimaces sont effrayantes. Il vous rappelle l'ours proverbial qui a mal à la tête, et gare à quiconque le rencontre en telle occasion !

Je n'oublierai jamais la malheureuse membre de son club qui le prit par la manche dans le hall d'un hôtel, pour lui demander d'assister à un comité insignifiant. Elle tomba sur lui alors qu'il était de mauvaise humeur. L'expression de son visage fut si féroce, qu'elle s'enfuit sans attendre la réponse. Ce qui mit tout de suite M. Churchill de bonne humeur.

DEBRAILLE PAR NATURE

M. Churchill paraît souvent débraillé : mais ce n'est pas par manque de soins, car ses costumes sont repassés tous les jours et ses souliers sont soigneusement cirés. C'est simplement qu'il a un don pour paraître fripé.

Il s'est attaché à un long manteau, doublé d'une épaisse fourrure d'astrakan. Quand je le connus, il avait déjà une couleur verdâtre due à son grand âge. Je viens de voir dans une photographie que M. Churchill le porte encore. Il portait le même manteau et le même chapeau haute forme, il y a 30 ans. Il a des pyjamas de belle qualité, couleur crème, des chemises en soie blanche et des sous-vêtements en soie.

Il avait coutume de faire transition entre pyjamas et habits d'extérieur, en se promenant en shorts, veste intérieure et robe de chambre rouge écarlate, pendant que je courais après lui de chambre en chambre avec mon bloc et mon crayon, noyée par le flot abondant de son discours.

M. Churchill s'habille tous les soirs. Il traîne pendant sa toilette et aime bavarder avec des amis ou dicter pendant qu'il noue sa cravate et termine ses préparatifs.

En voyage, M. Churchill emmène une quantité de bagages impressionnante. Chaque voyage embarrassait le malheureux sergent Thompson, l'inspecteur de Scotland Yard qui lui est assigné, car il avait pour tâche de remplir des valises déjà gonflées, avec les objets épars qui traînaient dans la chambre.

M. Churchill ne marche jamais. Il a l'air de galoper. Il est toujours pressé, mais pour une raison mystérieuse il ne peut jamais se rendre à un engagement à l'heure.

On me raconte que, jeune sous-lieutenant, il fut invité à dîner par le prince de Galles, l'ex Edouard VII. M. Churchill fit attendre son hôte royal cinquante minutes.

Parmi les images de Churchill les plus vives, deux me reviennent souvent en mémoire : M. Churchill enfoncé dans les profondeurs d'un énorme fauteuil, une petite pile de cendre de cigare sur la rotondité de son estomac ; et Churchill, l'homme de la destinée, debout comme un Napoléon moderne, ses jambes écartées, ses pouces sous l'aisselle, proférant un torrent de menaces.

UN FIN GOURMET

Quoiqu'il ne mange pas beaucoup, il est connaisseur et gourmet.

Il aime une côtelette de mouton bien préparée, et trouve que les soupes sont une bonne institution culinaire. Il aime les fruits de mer, spécialement les huîtres américaines qui sont plus grandes qu'en Europe. Aux Etats-Unis, il lui arrivait de dîner uniquement de poisson. Il aime la viande rôtie qui garde le jus de la viande. Et il demanda une fois au maître d'hôtel : « Je veux des sandwiches épais et substantiels. Prenez un grand pain et coupez-moi des tranches épaisses. Enlevez la croûte sur les bords et beurrez bien. Mettez assez de roastbeef pour que l'on sache que c'est un sandwich au roastbeef. »

Il se vante de savoir faire la cuisine. Comme soldat de l'Empire, il a dû souvent faire un repas léger sur le feu de camp. Aujourd'hui, il est content de griller à point une saucisse ou une côtelette. Mais pour ses invités de marque, il prépare le dîner lui-même.

Son amour de la bonne chère n'a jamais affecté sa santé. Il n'a jamais eu d'indigestion de sa vie. Il a une constitution herculéenne. A l'âge de soixante ans, il a une pression artérielle normale, qu'il a plaisir à prendre souvent pour s'assurer de sa bonne forme.

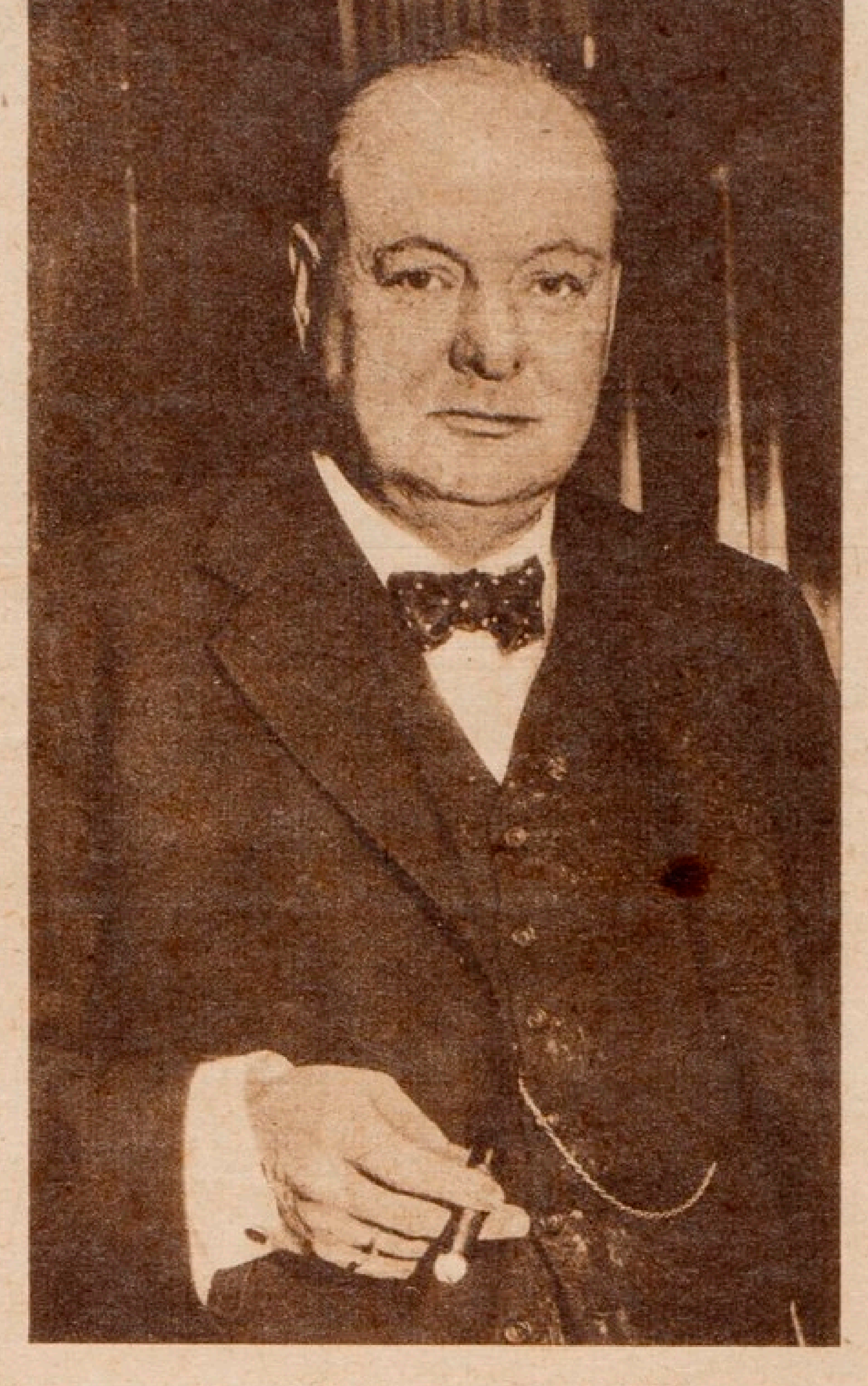
TOUJOURS PRESSE...

Le secret de son génie est dans sa volonté infatigable de produire.

Quoi qu'il fasse — lettre, article ou discours — il est toujours désespérément pressé.

Le moindre délai l'irrite à l'excès. Contrarié, il marmonne comme un enfant et frappe du pied. L'idée de n'avoir pas répondu à une lettre l'empoisonne. S'il se réveille aux petites heures et se rappelle une tâche oubliée, il me fait appeler et me dicte immédiatement.

Un soir, fatiguée, j'avais demandé la permission de me retirer à dix heures du soir. J'avais un rhume. A minuit, il m'envoie Thompson, un verre de cognac à la main : « Monsieur Churchill est désolé que vous soyez fatiguée, Mademoiselle, mais il voudrait que vous veniez prendre une seule lettre. Il doit l'envoyer ce soir. »



Winston Churchill, l'ennemi n° 1 d'Hitler. Son visage, aux traits énergiques, symbolise le magnifique esprit de résistance de l'Angleterre. Son veston porte éternellement des traces de cendres de cigare. Ce n'est pas qu'un grand homme politique. C'est un homme tout court, dans toute l'acception du mot.

Je me levai. Il était au lit, fumait un cigare. Il me dicta une lettre au dessinateur humoristique, David Low, lui demandant de faire la distinction entre les dessins de Churchill et ceux de lord Hailsham, une autre figure connue.

« Vous nous faites ressembler comme deux gouttes d'eau, se plaignait-il, et je voudrais que vous y portiez remède. »

Une autre fois, au cours d'un long voyage en train, Churchill voulait un livre. Thompson, le sergent de Scotland Yard, lui expliqua qu'il était dans un bagage enregistré. Churchill lui demanda de le chercher. Je regardai faire Thompson, curieuse de voir comment il s'acquitterait de sa mission. Au bout d'un quart d'heure, il revint nous dire que le préposé aux bagages lui avait refusé la valise, qui était enfoncée dans un coin inaccessible d'une voiture pleine. M. Churchill, d'une voix de tonnerre qui alerta tout le wagon, lui ordonna d'amener ce préposé immédiatement.

Au bout d'un moment, Thompson revint du bout du train avec le préposé.

Ses explications énervées cessèrent abruptement quand il vit la figure léonine de M. Churchill. Une conversation à voix basse s'ensuivit et, après un long moment qui servit à mettre en pièces le wagon aux bagages, Thompson rapporta le livre.

Même dans son bain, il ne laisse pas de répit à sa secrétaire. Souvent, ceint d'une serviette blanche, il m'appelait en entr'ouvrant la porte de la salle de bain, claironnant le dernier paragraphe du discours qu'il devait prononcer.

On ne se rend pas compte du travail de Titan fourni par Churchill pour obtenir cette extraordinaire vigueur du verbe qui est sienne. Il est né avec un bégaiement et un défaut du palais. Il retrouve ses défauts quand il est énervé — ce qu'il lui arrive souvent.

LE SECRET DE SON TALENT

Il a une domination parfaite de la langue anglaise et il aime raconter le secret de son talent.

« A 13 ans, dit-il, j'étais dernier de la dernière classe de Harrow et le demeurai un an. Cela me donna un avantage sur les autres jeunes gens. Tandis qu'ils apprenaient le latin et le grec, nous autres, pauvres hères, n'apprenions que l'anglais. Et c'est ainsi que je donnai un tour vigoureux à ma phrase. »

Je me le représente marchant doucement dans sa chambre, de long en large, ses mains derrière le dos, ses épaules voûtées, sa tête en avant, plongée dans une profonde réflexion, dictant lentement les premiers mots d'un article. J'attends, mon crayon relevé, tandis qu'il se murmure des phrases, pesant soigneusement ses mots et essayant de donner une harmonie à sa pensée. Il n'accepte rien qui ne lui semble parfait. Une trouvaille fait briller ses yeux de triomphe. Quelquefois il s'arrête longtemps, pesant les mots d'une phrase, scandant le rythme avec son cigare.

C'est comme écrivain qu'il gagnait sa vie. Son père lui avait laissé un goût de la perfection en tout, mais une petite fortune. Ses livres et le journalisme, cependant, lui rapportaient 20.000 livres par an.

La peinture est son passe-temps. Il transporte un chevalet en voyage, comme d'autres, des clubs de golf. Thompson m'expliqua comment sa passion prit naissance. « C'est après la désastreuse campagne de Gallipoli, dit Thompson. Churchill était très affecté. Les journaux, vous vous en souvenez, l'avaient malmené. Au lieu de se laisser déprimer, il trouva une diversion dans la peinture. »

ANTIFEMINISTE

Il a un sens de la couleur et de la beauté de la forme, qui enchante sa vie. Quand il voit une jolie femme, son visage s'illumine.

Sa fille me dit que dans sa jeunesse il eut le « béguin » pour Ethel Barrymore qui était alors la coqueluche de Londres. « Papa l'assiégeait de fleurs et de lettres, dit Diana, et il allait souper tous les soirs au Claridge, pour la voir après son numéro. Mais il n'eut jamais de succès ; il était timide et elle avait de nombreux admirateurs. »

Un jour qu'il passait par Washington, il eut la touchante attention de lui envoyer une boîte de fleurs et quelques lignes lui rappelant son ancienne admiration. Elle a dû s'attendrir à l'idée du jeune homme qui s'isolait au Claridge pour surprendre sa beauté !

En homme opposé au suffrage féminin, il a une mauvaise opinion de l'intelligence féminine et n'aime pas parler aux femmes.

La présence envahissante des femmes en Amérique l'ennuya. « Elles sont partout. Elles contrôlent 80 % de la richesse américaine. Elles ont un pouvoir fabuleux et elles martyrisent leurs maris. L'amusant, c'est que les hommes américains ont l'air d'en être contents. »

Sa mémoire est encyclopédique. Il connaît, par exemple, les noms de toutes les comédies musicales anglaises depuis vingt ans. Il aimait les chanter de sa voix vibrante de baryton, accompagné du fausset de sa fille. Je lui rappelai qu'un certain soir, pendant la grève générale, j'étais assise derrière lui au théâtre. « Je me souviens, dit-il. C'était la pièce américaine « Madame, soyez sage » avec les Astaire. » Et il partit joyeusement sur un de ses airs favoris.

TRANSPORTE PAR UNE BAIGNOIRE AMERICAINE

Il était enthousiasmé par les inventions et le confort américains. Arrivant à l'hôtel, à Cincinnati, on donna aux Churchill un appartement présidentiel, que la direction avait rempli de fleurs à son intention.

Il était enchanté. « C'est magnifique, tout simplement splendide ! » s'exclamait-il. Le manager, rayonnant de joie, les conduisit de chambre en chambre, expliquant tous les progrès apportés par la technique américaine. En voyant la salle de bain, Churchill se précipita sur le téléphone et appela Londres.

« Je demande l'architecte qui remanie ma maison de campagne à Chartwell, dit-il, pour suspendre les travaux dans la salle de bain jusqu'à mon arrivée. Je voudrais copier celle-ci. »

« Allo ! allo ! Mademoiselle... Dépêchez-vous, s'il vous plaît. C'est urgent. »

« Allo ! C'est M. Churchill qui parle... Je vais très bien, merci. Ecoutez soigneusement, s'il vous plaît : je voudrais suspendre les travaux dans ma salle de bain jusqu'à mon retour. Je viens de voir des procédés merveilleux que je ne saurais expliquer par téléphone. Merci. »

Raccrochant le récepteur, Churchill avait son sourire des grands jours, quand il résout une crise internationale.



Le cabinet de travail de la maison que Winston Churchill occupait à Chartwell, avant la déclaration de guerre. Une lettre à la main, il est prêt à dicter son courrier. Le chef du gouvernement britannique dictait son courrier de préférence avant le déjeuner du matin, pendant qu'il prenait son bain, et la nuit, dans son lit.

DANS LES BARS OU L'ON SURVEILLE L'HORLOGE...

« La ligue antialcoolique a gagné une manche, certes, mais de là à la prohibition qu'elle réclame, il y a un pas qui ne sera pas franchi si vite. D'ailleurs, le sera-t-il jamais ? »

C'est ainsi que s'exprimait un propriétaire de bar que nous interrogions sur la récente ordonnance militaire fixant un horaire déterminé pour le débit des boissons alcooliques dans les établissements publics. Et il ajoutait : « En Amérique, les ravages de la prohibition ont été tels qu'il a fallu, en définitive, annuler la loi Volstead. » Comme on le voit, notre interlocuteur — tout propriétaire de bar qu'il soit — n'ignore rien des péripéties internationales touchant son commerce.

Comment la proclamation militaire a-t-elle affecté ses affaires ?

Pas beaucoup...

Le gouverneur militaire a fixé un horaire « généreux », en ce sens qu'il a permis de débiter whisky, bière et « fines » aux heures où les gens boivent le plus. De midi à 14 heures 30 — l'heure de l'apéritif et celle du déjeuner. Et puis le soir, de 18 heures 30 à minuit 30. Il n'y a vraiment pas de quoi se plaindre. Mais...

Les ennuis commencent...

— Barman, a beer.

Le barman regarde sa montre. Respectueux de la loi, car il n'est que 16 h. 30, il propose un verre de lait. Mais le client insiste. Il veut de la bière...

Que fait notre barman ?

Il explique à l'amateur de bière qu'il pourrait se procurer à l'épicerie du coin une bonne bouteille glacée qu'il consommerait légalement à sa convenance.

Le client — qui ne comprend rien à la loi — insiste : il tient à boire sa bière au bar.

Puis il s'emporte et brise quelques verres !

« Voilà notre perte. Elle provient non pas de la mévente qui est minime, mais de la fureur et des ennuis que nous causent des clients mécontents. »

Nous plaignons le malheureux homme !

Avec le client qui comprend

— La loi, c'est la loi, dit cet autre client qui, lui, comprend. J'attendrai.

Et il attend, montre en main, que 16 heures 30 aient sonné. Puis il avale son whisky et s'en va l'air satisfait. Il est en règle et avec les besoins d'un gosier assoiffé et avec le texte de l'ordonnance militaire.

Le barman, colosse blond qui ressemble à un boxeur, nous dit : « Depuis deux jours, ce monsieur vient s'attabler sur la banquette dès 6 heures 25. Cinq minutes plus tard, il commande son whisky, l'ingurgite rapidement et s'en va. »

Et le serveur ne s'étonne guère de cette manie. Il y en a bien d'autres, raconte-t-il sur le ton de la confidence, comme ce client au nez rouge qui dissout du tabac dans un breuvage composé de gin, de cognac et de pippermint. C'est un tonique pour les nerfs, prétend-il. Mais notre interlocuteur n'en croit rien...

Dans un autre établissement, nous tombons sur trois clients qui attendent patiemment « l'heure de l'ouverture. » Que l'établissement ait les portes grandes ouvertes, cela compte peu pour eux. Ce qui les intéresse, c'est le moment où l'on commencera à débiter de la bière.

« Je me crois dans l'East End de Londres, dit un des trois compères. Car, là aussi, la vente des boissons est réglementée et soumise à un horaire particulier. Il est vrai que l'on peut obtenir un « drink » à tout moment, pourvu que l'on commande en même temps un sandwich, mais l'alcool n'a plus le même goût lorsqu'il est accompagné d'un morceau de pain et de viande. »

— Tu n'as qu'à ne pas manger ton sandwich, riposte un de ses camarades qui aime à mettre les points sur les i.

— Me prends-tu pour un millionnaire ?

La discussion s'arrête, car il est 6 heures 30 et tout le monde s'affaire. C'est comme si l'on avait entendu le canon du Ramadan !

« Cet établissement respecte la loi »

Cet établissement de la rue Madabegh porte depuis deux jours à sa porte un bel écriteau : « Cet établissement respecte la loi et sera fermé jusqu'à midi et depuis 14 h. 30 à 18 h. 30. »

— Cela donne un cachet de dignité, répond modestement le barman, auteur de l'écriteau, à notre question. Car le respect des ordonnances militaires est le commencement de la sagesse.

Et comme nous le félicitons pour son civisme, il répond : « Moi j'ai travaillé à Londres, alors vous comprenez. »

Mais en quittant l'établissement le barman nous signale qu'il doit tous les jours passer une demi-heure à calligraphier son avis, des gosses prenant un malin plaisir à l'arracher...

Un barman satisfait

Poursuivons notre tournée.

Les cheveux aussi pommadés que ceux de Tyrone Power, le veston d'un blanc immaculé, le papillon noir artistiquement noué, le barman de l'établissement à la mode nous parle. Il est heureux, car alors qu'il travaillait près de douze à quatorze heures par jour, il n'aura plus à se trouver derrière son comptoir que les huit heures réglementaires « que tout pays civilisé a adoptées ».

La mise en vigueur forcée de la loi des huit heures dans sa profession l'intéresse, non parce qu'elle lui permet d'avoir des loisirs et de se reposer, mais simplement parce qu'elle fait de lui un employé. C'est comme un sergent qui vient d'être promu sous-lieutenant ; il est heureux de la promotion qui va lui permettre de frayer avec des officiers !

Et notre barman de bénir Sirry pacha, gouverneur militaire du pays.

L'ordonnance du point de vue pratique

Notre voyage dans le monde spécial où l'on boit est maintenant terminé.

On ne semble pas ressentir beaucoup, dans le commerce, la nouvelle réglementation.

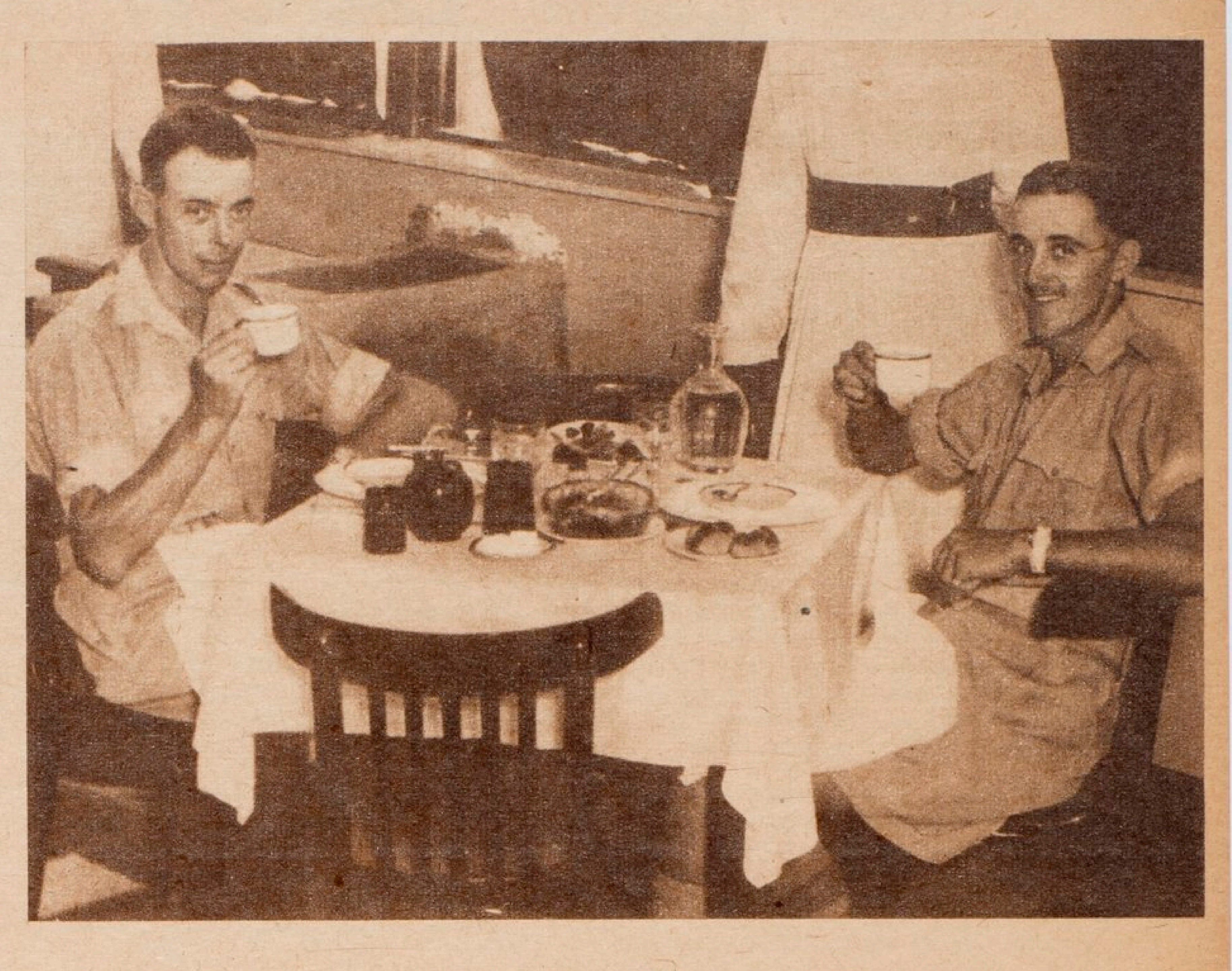
La perte qui sera subie est, en effet, relativement minime, car les heures « légales » sont celles où l'on boit le plus.

Mais ce que l'on redoute, c'est que cette première réglementation n'entraine d'autres dont les effets seraient d'augmenter le chômage dans la corporation.

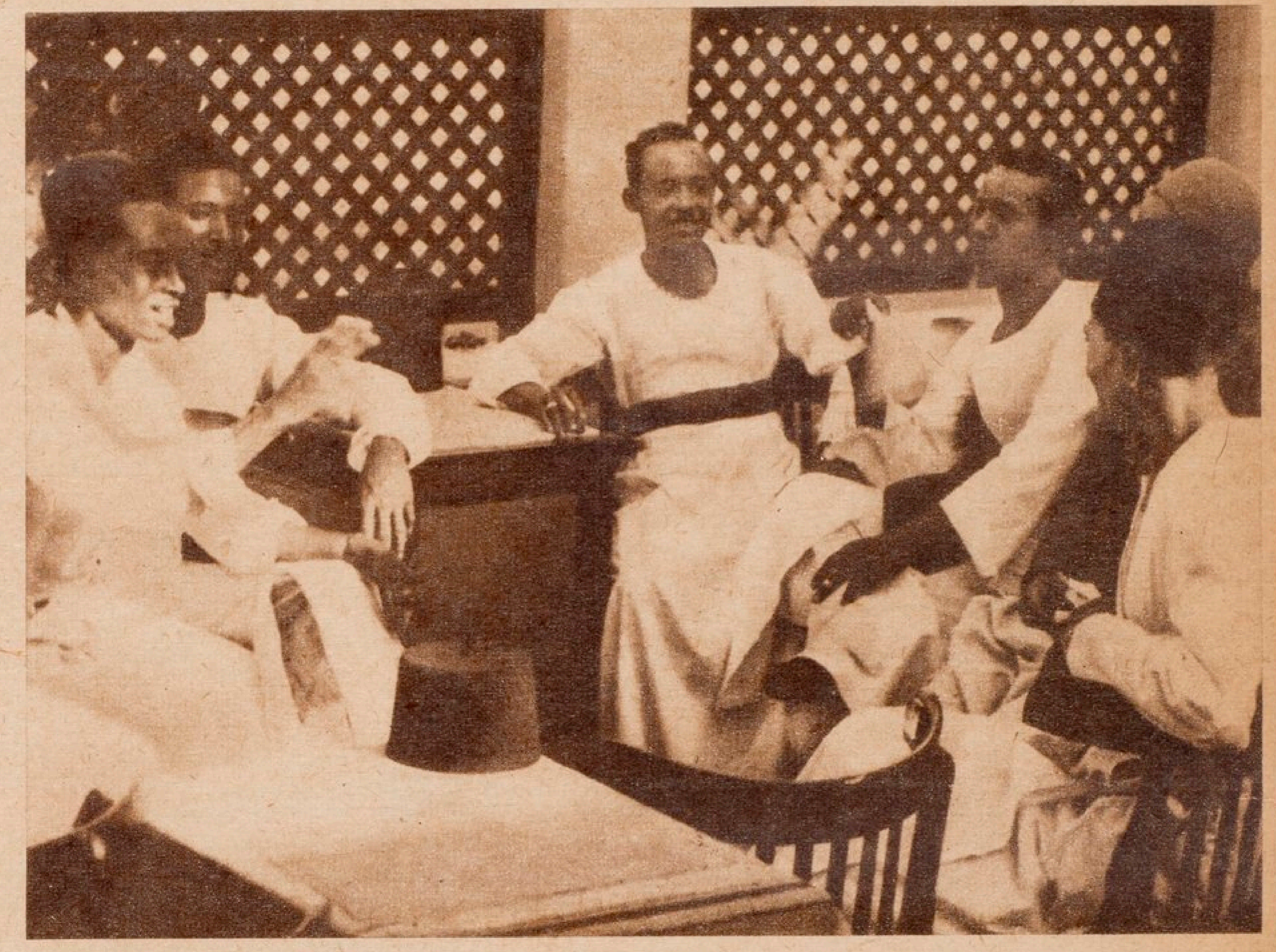
A l'heure actuelle, on n'accorde plus, à moins que ce ne soit pour des établissements de tout premier ordre, des autorisations pour l'exploitation de cafés-bars. Il en était temps d'ailleurs, car les buvettes poussaient plus rapidement que les champignons dans les forêts de France.

Cependant, nous signale un homme d'affaires, la loi d'ores et déjà prohibe la vente de boissons alcooliques dans les établissements publics en province, elle défend l'exploitation de ces établissements dans les quartiers ouvriers, mais il ne faudrait pas que, par des mesures draconiennes, on crée le « bootlegging », qui s'étendrait bien plus rapidement que celui des drogues narcotiques.

C'est pourquoi, dans un domaine aussi délicat, le législateur a le devoir d'aller prudemment pour ne pas tomber dans un mal bien plus sérieux que celui qu'il cherchait à redresser.



Le nouveau règlement militaire n'a cependant pas affecté tout le monde. Ces consommateurs trouvent, par exemple, que l'on peut faire un excellent repas en buvant uniquement du thé au lait.



Quatre heures sans alcool... quatre heures creuses. Si c'est un ennui pour les clients, c'est une aubaine pour les garçons qui se reposent en bénissant l'antialcoolisme.



De deux heures et demie à six heures et demie de l'après-midi, l'antialcoolisme l'emporte dans les divers établissements de la ville. Mais, dès six heures et demie, c'est la ruée vers le bar. Et le client prend sa revanche.

DANS LES DEUX OCEANS, LES DEM

DANS L'ATLANTIQUE

L'AMERIQUE FAIT UN NOUVEAU PAS

Le fait le plus important de la semaine qui vient de s'écouler est, sans contredit, l'occupation de l'Islande par les forces américaines. Parlant aux Communes, M. Winston Churchill a décrit cet événement comme capital et il est incontestable qu'il est appelé à avoir des conséquences considérables — sans compter qu'il pourrait être le prélude d'autres initiatives similaires de la part des Etats-Unis.

Les journaux du monde entier ont exposé les raisons pour lesquelles le gouvernement de Washington a, d'accord avec celui de Londres, décidé l'occupation de l'Islande. Ces raisons sont au nombre de trois. En premier lieu, l'installation de forces américaines en Islande est une sauvegarde pour la navigation des Etats-Unis dans l'Atlantique. En second lieu, elle constitue une garantie supplémentaire que le matériel de guerre livré par l'Amérique à l'Angleterre arrivera à destination. En troisième lieu, elle contribue à rendre plus difficile une éventuelle action allemande contre les Etats-Unis.

Si, dans cette guerre, l'Amérique a pris fait et cause pour l'Angleterre, ce n'est pas seulement parce que cette dernière défend des principes et des idées qui lui sont chers. C'est également parce qu'elle se sent menacée par l'Allemagne au même titre — ou presque — que la Grande-Bretagne et qu'elle n'ignore pas que, dans le cas où celle-ci viendrait à être mise hors de combat, elle aurait à supporter à son tour le poids d'une agression armée.

L'ITINERAIRE N° 1 D'UNE INVASION ALLEMANDE

Au cours de ces derniers mois, les journaux américains, concrétisant cette menace, ont à plusieurs reprises envisagé la question d'une invasion éventuelle des Etats-Unis par l'Allemagne. Des techniciens, entrant dans les détails, se sont efforcés de déterminer de quelle façon — et en partant de quelles bases — Hitler pourrait atteindre son ennemi n° 2 de l'autre côté de l'océan. Tout récemment, deux journaux, le quotidien « P. M. » et l'hebdomadaire « Look », ont publié à ce sujet des études qui méritent d'être prises en considération. Pour « P. M. », l'Allemagne, si elle se décide à attaquer les Etats-Unis, effectuera une offensive double : par voie de mer et par voie des airs. Les Etats-Unis se trouvent à quatre mille kilomètres du continent européen. Une armada aérienne peut, cependant, aller facilement d'Europe en Amérique par petites étapes. Partant du Danemark, les forces aériennes en question passeraient par les îles Féroé, l'Islande et le Groenland. Les Bermudes pourraient servir de base à des raids contre New-York, situé à 1.241 kilomètres, et Norfolk, situé à 1.141 kilomètres. Botwood, en Terre-Neuve, pourrait également servir de base à des raids contre New-York et Philadelphie, situés à environ 1.800 kilomètres.

Au point de vue naval, une partie des forces ennemies se dirigerait vers New-York et Philadelphie et l'autre s'engagerait dans le fleuve Saint-Laurent, sur les rives duquel les forces terrestres pourraient débarquer et se diriger vers l'Ouest ou vers le Sud, à travers des terres particulièrement plates. Une telle façon de procéder mettrait les Etats-Unis dans l'impossibilité d'utiliser leurs défenses côtières.

Ce plan, comme on le voit, n'a négligé aucun détail. Pour qu'il puisse, cependant, être appliqué, il faut d'abord que le Reich ait, au point de vue aérien, les mains absolument libres en Europe. Il faut ensuite qu'il dispose, au point de vue naval, d'une flotte au moins égale à celle des Etats-Unis, à moins que ces derniers ne soient occupés dans le Pacifique. Ces conditions ne peuvent être réalisées que si le Reich l'emporte dans sa guerre actuelle contre l'Angleterre et si le Japon, à son tour, participe au conflit.

AVEC L'ISLANDE, UN DES JALONS DISPARAIT

A la lumière de ce plan, en tout cas, on réalise beaucoup plus l'importance de l'occupation de l'Islande par les Etats-Unis. L'Islande bien défendue, au point de vue aérien, naval et terrestre, cela fait un des jalons de la route de l'invasion allemande qui disparaît. Cela assure également la protection d'une autre étape importante, le Groenland, où l'Allemagne aurait pu établir une base essentielle d'invasion.

La cession à bail par l'Angleterre de certaines bases de l'Atlantique aux Etats-Unis a, d'autre part, eu pour résultat de mettre entre les mains du gouvernement américain un grand nombre des positions qu'Hitler, d'après les techniciens américains, pourrait être tenté d'utiliser comme têtes de pont dans son action aérienne ou navale contre les Etats-Unis. Terre-Neuve, les Bermudes, les Bahamas, la Jamaïque, les îles de la mer des Caraïbes, l'île de la Trinité sont actuellement occupées par des forces américaines et le haut commandement des Etats-Unis travaille, depuis plusieurs semaines, à leur fortification. Tout comme dans le Pacifique, les Etats-Unis, dans l'Atlantique, s'entourent d'une ceinture de fer que l'Allemagne, le jour où elle chercherait à le faire, pourrait difficilement briser.

LE MONDE REGARDE

A cheval sur l'Atlantique et le Pacifique, les Etats-Unis s'intéressent également à l'un et à l'a
le. Ils ont, de même, un double système de bases qu'ils n'ont pas cessé, au cours de ces derni
flotte égale, à peu de chose près, celle des Etats-Unis dans cet océan. Les bases dont les
Japon. Les principales bases américaines dans le Pacifique sont Dutch Harbor et les îles H
par le triangle Dutch Harbor-Hawaï-Panama. Dans l'Atlantique, l'adversaire à craindre est l'
à ces derniers de renforcer considérablement leurs défenses dans cet océan. L'occupation de
velléité de l'Allemagne de prendre pied dans le Groe

LE PLAN N° 2 VISE LE CŒUR DE L'AMERIQUE

Le second plan, envisagé par « Look », repose sur une action combinée de l'Allemagne et du Japon. Il est basé, de même, sur la neutralisation de la Grande-Bretagne, qui laisserait à l'Allemagne une liberté d'action à peu près complète dans l'Atlantique. La flotte japonaise aurait pour mission, de son côté, d'occuper la flotte américaine dans le Pacifique — ce qui permettrait aux forces d'invasion d'arriver à destination avec le minimum d'inquiétudes. Alors que le plan envisagé par « P.M. » comporte surtout une action aérienne et navale, celui étudié par « Look » se fonde principalement sur une action terrestre que réaliserait, sur la côte atlantique des Etats-Unis, une armée d'un million d'hommes transportée du continent européen au continent américain par une flotte gigantesque de navires marchands, protégée par des navires de guerre et des porte-avions. L'expert, auteur de l'étude, souligne le fait que, durant la dernière guerre, les Etats-Unis, bien que ne disposant que d'une flotte marchande de 2.500.000 tonnes, ont réussi en quinze mois à transporter en Europe environ deux millions d'hommes. Or, l'Allemagne — si l'on tient compte des flottes marchandes de la France, de l'Italie, de la Hollande, de la Suède et du Danemark — est aujourd'hui en mesure de grouper 14.000.000 de tonnes de navires.

L'objectif initial de l'action ennemie serait probablement la partie de la côte comprise entre Boston et New-York, région à peu de distance de laquelle se trouve le cœur de l'Amérique : les villes de Boston, de New-York, de Philadelphie, de Pittsburg, de Washington et de Baltimore. Dans cette zone se trouvent également les quatre arsenaux les plus importants des Etats-Unis ainsi qu'un grand nombre d'usines et de chantiers de constructions navales.

LE JAPON AURAIT SON ROLE DANS L'AVENTURE

Le Japon, en même temps qu'il occuperait la flotte américaine dans le Pacifique, s'efforcerait de s'emparer de Dutch Harbor, ce qui constituerait une menace pour Hawaï, la base navale la plus importante des Etats-Unis, et permettrait d'intercepter les fournitures allant de la côte ouest en direction de Hawaï. Il en serait de même, d'ailleurs, des convois provenant du canal de Panama.

Contre de telles éventualités, les Etats-Unis ont pris des mesures énergiques. Ils conduisent avec rapidité l'achèvement des travaux de fortification de Dutch Harbor destiné à devenir, d'après certains, une base aussi importante que Hawaï. Ils renforcent leurs défenses côtières, surtout dans la zone Boston-New-York qui est actuellement pourvue de canons géants de 16 pouces. Enfin, ils travaillent à l'augmentation des effectifs de leur armée. Il semble que, dans un avenir assez proche, les Etats-Unis disposeront d'une armée de deux millions d'hommes — ce qui est un chiffre suffisant pour parer à une invasion, dans le cas très problématique où celle-ci viendrait à se produire.

DAKAR, POINT DE DEPART

Il existe, enfin, un troisième plan, basé sur l'utilisation, comme base d'invasion, de Dakar, en Afrique-Occidentale française. Dakar, au point de vue aérien, est moins éloigné de New-York que Rio de Janeiro, par exemple, et il existe actuellement des appareils qui sont à même d'effectuer le trajet compris entre la côte africaine et la côte américaine à pleine charge et sans escale. Ces appareils, ce sont les fameuses forteresses volantes « Bœing » qui, avec une charge considérable et douze hommes d'équipage, peuvent effectuer sans se poser le parcours Dakar-Bermudes et retour. De Dakar, l'Allemagne pourrait essayer d'atteindre aériennement les Bermudes, d'où elle tenterait de menacer la partie de la côte américaine que nous avons indiquée tout à l'heure comme étant le cœur des Etats-Unis. En partant de Dakar, l'Allemagne pourrait, de même, essayer de prendre pied en Amérique du Sud, d'où ses forces pourraient remonter vers le Nord et menacer Panama.

Avant d'être, d'ailleurs, une base d'envol vers New-York, Dakar est l'instrument naturel de pénétration en Amérique du Sud. Et c'est à ce titre qu'avant toute chose l'infiltration allemande en Afrique-Occidentale française inquiète probablement les Etats-Unis. Les pays totalitaires

…MOCRATIES AUX POSTES DE VEILLE



…DE LES DEUX OCEANS

…t à l'autre de ces océans. Ils ont, pour assurer la défense dans chacun d'eux, une flotte spécia-…s dernières années, de renforcer. Dans le Pacifique, l'adversaire à craindre est le Japon dont la …nt les Etats-Unis disposent sont, par contre, nettement supérieures à celles que possède le … îles Hawaï. Dans ses grandes lignes, la défense américaine dans le Pacifique est constituée …e est l'Allemagne. La cession à bail par l'Angleterre de certaines bases aux Etats-Unis a permis …ion de l'Islande est également une mesure très efficace qui coupe court, notamment, à toute … Groenland et, de là, à menacer le continent américain.

ont des zélateurs farouches en Amérique latine : les petites républiques d'Amérique centrale, dirigées par des dictatures militaires, pourraient être des centres d'agitation. Se sentant appuyés par la proximité d'une base allemande, les émigrés allemands et italiens du Brésil et de l'Argentine, qui depuis des années travaillent à la diffusion des doctrines nazico-fascistes en Amérique du Sud, pourraient devenir particulièrement dangereux. C'est, d'ailleurs, en vue de cette menace, que les gouvernements argentin et brésilien ont pris, récemment, des mesures sévères à l'égard de certains émigrés allemands et italiens qui regardaient avec un peu trop d'insistance vers l'Europe.

APRES L'ISLANDE : DAKAR ET LES AÇORES ?

La nazification de l'Amérique du Sud mise à part, l'Allemagne installée à Dakar pourrait entreprendre d'établir une prédominance économique sur le territoire sud-américain. On connaît les méthodes commerciales allemandes. L'industrie américaine, justement parce qu'édifiée sur des bases plus saines, n'est pas à même de lutter contre elles.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, d'ailleurs, que les Allemands ont le souci de se ménager une voie d'accès vers l'Amérique du Sud. Ils ont lancé au-dessus de l'Atlantique sud leurs zeppelins dont le « L.Z. 129 » fit plus de cent voyages. Ils ont, d'autre part, organisé un service postal par avions catapultés aidés de navires de ravitaillement transformés en îles flottantes.

On comprend aisément, dans ces conditions, que les Etats-Unis envisagent actuellement d'agir avec Dakar — ainsi qu'avec d'autres bases : les Açores, les îles du Cap-Vert, qui pourraient également être utilisées par l'Allemagne — comme ils l'ont fait avec l'Islande.

Ayant réalisé son étendue, les Etats-Unis semblent résolus à faire disparaître entièrement la menace allemande dans l'Atlantique.

Quelles seront les réactions de Berlin ?

DANS LE PACIFIQUE

ON ATTEND LA DECISION JAPONAISE

Depuis le début de la guerre germano-russe, on se demande à travers le monde : « Que va faire le Japon ? »

Le gouvernement nippon n'a, jusqu'ici, donné aucune indication précise quant à l'attitude qu'il compte adopter. On nous avait, d'ailleurs, au début de la semaine qui vient de s'écouler, annoncé une décision grave du Japon. Elle n'est pas venue. On en est donc, une fois de plus, réduit aux hypothèses — en attendant que l'effervescence qui semble régner ces jours-ci à Tokio se traduise par des actes.

Les initiatives que le Japon pourrait prendre, à l'heure actuelle, peuvent être rangées en deux catégories : une attaque de la Russie, une poussée vers le Sud. La poussée vers le Sud pourrait avoir des objectifs divers. Elle pourrait viser les Indes néerlandaises, les Philippines, l'Indochine, Singapour ou l'Australie.

700.000 RUSSES A LA FRONTIERE DE MANDCHOURIE

L'opinion générale est actuellement que le Japon préférera la poussée vers le Sud à l'attaque contre la Russie. Cette dernière hypothèse n'en est pas moins à envisager, et cela d'autant plus que les pays de l'Axe nous ont habitués aux gestes les plus inattendus.

Le Japon a, en ce moment, massé à la frontière de Mandchourie une armée connue sous le nom d'armée de Kwantung et dont les effectifs se chiffrent à environ 500.000 hommes. De l'autre côté du fleuve Amour, les Russes opposent à cette armée des forces que des estimations publiées au début du conflit germano-russe évaluent à 26 divisions d'infanterie, à 8 divisions de cavalerie et à 5 brigades blindées, soit un total d'environ 700.000 hommes. Les deux armées sont donc de force à peu près égale au point de vue numérique. Les Russes ont, cependant, une certaine supériorité du point de vue du matériel, ainsi que du point de vue de l'aviation. Au point de vue stratégique, la base aéro-navale de Vladivostok — nom qui, en russe, signifie : la conquête de l'Est — se trouve située à six cents milles seulement des grands centres industriels japonais de Tokio, d'Osaka, de Yokohama et de Nagoya que des avions modernes peuvent, dans ces conditions, atteindre en un peu plus de deux heures. Les bases nipponnes sont très éloignées, par contre, des centres industriels russes, lesquels se trouvent — comme on sait — en Sibérie.

VLADIVOSTOK : LA CONQUETE DE L'EST

La flotte soviétique d'Extrême-Orient se compose d'un contre-torpilleur très puissant de 2.900 tonnes, de 5 torpilleurs de 700 tonnes et de 50 sous-marins environ. La flotte japonaise du Pacifique comprend, elle, 10 cuirassés, 44 croiseurs, 6 porte-avions, 126 destroyers et 69 sous-marins. Dans ce domaine, la supériorité japonaise est évidente. Les Russes suppléent, cependant, à l'insuffisance de leur flotte par des bases de tout premier ordre.

Vladivostok, dont nous avons déjà parlé, et qui sépare le Mandchoukouo des îles nipponnes, est une base puissante que complète la partie septentrionale de l'île Sakhaline. Vladivostok ne constitue pas, d'ailleurs, qu'un abri excellent pour une flotte. Elle pourrait également permettre de réaliser un blocus partiel de l'ennemi. A 550 milles et à 800 milles au nord de Vladivostok, deux autres bases ont été récemment aménagées, l'une dans le golfe de Grossecitch et l'autre dans le golfe de Castries. A Petropavlovsk, dans le Kamtchatka, un arsenal a, de même, été édifié.

L'INDOCHINE PROIE FACILE, MAIS...

En ce qui concerne la poussée vers le Sud, une mainmise sur l'Indochine française est l'entreprise que le Japon pourrait réaliser avec le moins de risques. Ces derniers temps, le Japon a acquis dans le Thaï et en Indochine même, des positions stratégiques qui sont de nature à faciliter grandement une action de ce genre. Le gouvernement de Tokio peut, d'ailleurs, espérer être aidé dans sa tentative par l'armée siamoise, forte d'environ cent mille hommes. Il peut, de même, penser que tant Londres que Washington hésiteraient à provoquer un conflit armé pour la défense d'un territoire qui ne s'est point rallié à eux.

Beaucoup plus, cependant, que l'Indochine, le Japon convoite les Indes néerlandaises, dont la possession mettrait fin à un grand nombre des difficultés économiques qu'il connaît actuellement ; Singapour, dont l'occupation serait un grand pas dans la maîtrise du Pacifique ; les Philippines où le mandat des Etats-Unis expire en 1942 et qui, aux mains du Japon, permettraient à ce dernier de compléter le système de défense des côtes chinoises ; l'Australie, enfin, dont les inépuisables richesses le tentent depuis de nombreuses années.

LA GRANDE-BRETAGNE MONTE LA GARDE

Dans le cas d'un coup de main contre les Indes néerlandaises, Singapour ou l'Australie, le Japon se heurterait à la puissance navale anglaise dans le Pacifique. La Grande-Bretagne possède, en Extrême-Orient, une flotte d'environ 200.000 tonnes, à laquelle, dans le cas d'une attaque contre les Indes néerlandaises, viendrait s'ajouter la flotte hollandaise du Pacifique qui est d'environ 70.000 tonnes. Soulignons que l'Australie dispose d'une flotte qui se compose d'un croiseur de 5.000 tonnes, de deux croiseurs de 10.000 tonnes, d'un croiseur de 7.000 tonnes, d'un destroyer, de quatre torpilleurs et d'un porte-avions.

Ces forces navales s'appuient sur des bases, Hong-Kong et Singapour, que l'on peut considérer comme les plus puissantes du monde. Singapour, dont les effectifs n'ont pas cessé d'être renforcés au cours de ces derniers mois, possède le plus grand dock flottant du monde, capable de recevoir des navires de 55.000 tonnes. Elle possède, dans ses réservoirs souterrains, des réserves de carburant capables de faire face aux besoins d'une flotte importante pendant plus de six mois. Dans les Indes néerlandaises, le haut commandement hollandais a également aménagé une base aéro-navale importante à Java.

LE JAPON REDOUTE L'AVENTURE

Dans le cas d'une action contre les Philippines, le Japon devrait affronter la flotte américaine du Pacifique qui se compose de 12 cuirassés, de 33 croiseurs, de 4 porte-avions, de 90 à 113 destroyers et de 40 à 72 sous-marins. Les bases sur lesquelles s'appuie cette flotte — et notamment le fameux triangle Sitka Harbour-Hawaï-Panama — sont de beaucoup plus puissantes et mieux outillées que les bases japonaises.

Telle est, dans ses grandes lignes, la situation dans le Pacifique. Dans la plupart des actions qu'il pourrait être amené à tenter, le Japon se heurterait au formidable bloc naval, aérien et terrestre anglo-américain. Est-il d'humeur à tenter l'aventure ? Dans certains milieux bien informés, on affirme que les responsables japonais ne sont qu'à cinquante pour cent seulement décidés à une action quelconque. On les comprend aisément lorsqu'on pense que les quatre années de guerre sino-japonaise qui viennent de finir ont coûté à Tokio plus de 700.000 hommes et un milliard de livres.

Ce que l'Histoire ne racontera pas :

HEROS de la CAMPAGNE D'ABYSSINIE

La campagne de l'Afrique Orientale tire à sa fin, et bientôt la relation de cette conquête par les armées impériales passera dans l'Histoire. Mais l'Histoire est ingrate. Elle ne s'attarde pas à raconter les actions d'éclat, les actes de bravoure et d'héroïsme des milliers d'anonymes soldats qui composent une armée. Aussi avons-nous voulu, avant que cette campagne ne quitte le domaine de l'actualité, rendre un hommage à tous les ouvriers de la victoire d'Abyssinie, en relatant quelques actions d'éclat accomplies au cours de l'épopée africaine.



A quatre-vingts milles au nord de Gondar, une patrouille des forces soudanaises traverse la fameuse passe de Walchefit.

Un roulement sourd monte du sol comme les bombes atteignent cette terre brûlée par le soleil et explosent près de Metemma. Avec un ensemble parfait, l'escadrille rhodésienne pique vers la terre, afin de lâcher ses projectiles à bout portant sur les positions italiennes.

La foudroyante campagne d'Abyssinie est ouverte ! Dans l'avion de tête, véritable pointe de lance de la formation, est un héros. Nous avons nommé le sergent Alfred Murrel qui porte, depuis, le ruban de la « Distinguished Flying Medal ».

Comme l'appareil fonce vers le sol, la main crispée de Fred Murrel se resserre sur la manette lance-bombes et laisse pleuvoir des messagers de mort sur l'ennemi. Un obus antiaérien éclate à proximité et vient fouetter les ailes et la carlingue du bombardier. Une douleur cuisante au genou, le mitrailleur Murrel sursaute, grimaçant de souffrance. Autour de lui, les flammes ont pris possession de tout ce qui est facilement combustible dans l'avion. Un instant pour arracher à l'aide d'un tournevis l'éclat qui s'est enfoncé près de la rotule, et le sergent est tout à sa tâche de jeter par-dessus le bord les morceaux de métal rougi qui jonchent le parquet métallique du fuselage. Un juron : l'extincteur ne fonctionne pas et le feu s'étend. Il s'agenouille sans égard pour la plaie béante sur laquelle pèse le poids de tout son corps et tente d'étouffer l'incendie de ses mains nues. Rien n'y fait, l'avion flambe comme une torche. Le pilote se retourne et sa face anxieuse exprime l'ordre suprême : « Sautez ! » Murrel secoue la tête : NON ! et continue sa lutte. L'appareil pique du nez : c'est l'atterrissage de fortune. Réussira-t-il ? Oui.

A terre, les deux hommes joignent leurs efforts et maîtrisent le feu. Et avant que les Italiens ne soient en vue, l'appareil décolle et rejoint sa base. Quelques jours plus tard, il était de nouveau en action...

Au sud de Kassala. Les Italiens se terrent dans des tranchées bien protégées, et à Khartoum on considère l'attaque de cette ligne comme une opération qui demandera beaucoup d'efforts. Mais tel n'est pas l'avis de Teddy, officier de l'armée impériale.

Accompagné de deux volontaires, il rampe toute une nuit à travers le « no man's land » entre les positions britanniques et italiennes. Le terrain est miné et parsemé de trappes. Fusil à la main, faisant profit de la moindre aspérité du sol pour se dissimuler, nos trois hommes se déplacent dans l'ombre avec d'infinies précautions.

Bientôt ils sont en contact avec les sentinelles italiennes. Ils perçoivent leurs voix. La minute est tragique. Tous trois se figent immobiles pendant plus d'une heure. Puis ils tirent de l'avant, se traînent, passent les barbelés, évitant soigneusement tout renflement du sol qui peut cacher une trappe mortelle.

Un quart de mille plus loin, ils stoppent et attendent le jour. Et dès que l'aube blanchit le ciel à l'Est, ils attaquent.

Les trois hommes font autant de bruit qu'une armée. Criant, vidant leurs armes, ils se jettent en avant et courent à la mort certaine.

Les Italiens sont sidérés. Ils sont loin de se douter que ce sont seulement trois hommes qui les assaillent. Ils se croient pris à revers et abandonnent leurs pièces. C'est tout ce qu'attendent les soldats de l'autre côté. Ils enlèvent la position désormais sans défense et rejoignent leurs trois camarades avant que les Italiens affolés ne se soient ressaisis...

Un autre officier britannique a eu la satisfaction de voir sa tête mise à prix par l'ennemi. Avant la guerre, il était chercheur d'or dans les collines de la mer Rouge. Dans l'armée, il devient l'émule du grand Lawrence. C'est l'animateur de la guérilla que les patriotes abyssins pratiquent pour harceler les Italiens. Il a traversé les lignes ennemies un nombre incalculable de fois, protégé par son déguisement parfait. Une fois de plus, il s'aventure aux abords d'un important poste italien sur la route qui, de Metemma, mène vers Gondar. Un de ses hommes, sous l'aspect d'un marchand ambulant, pénètre dans le poste. Avec un aplomb étourdissant, il déclare aux irréguliers éthiopiens faisant partie des troupes coloniales ennemies : « Un officier britannique vous attend à l'extérieur. Ne soyez pas bêtes au point de continuer à lutter pour vos oppresseurs. Venez à nous ! Joignez-vous à nos forces et combattez pour votre empereur ! »

L'effet de la tirade est magique. Un homme est entré dans le poste. Vingt-huit en sortent transportant leurs armes et autant de munitions qu'ils pouvaient porter.

Le major Robert Preller a été décoré de la « Distinguished Flying Cross » avec la citation : « Pour un acte de courage qui a étonné toute l'Afrique du Sud. »

Survolant le territoire ennemi, son avion est abattu à soixante-dix milles au delà de la frontière. A terre, le major et les deux hommes d'équipage de l'appareil se trouvent en possession d'une ou de deux pommes, de chewing gum, d'un peu de chocolat et de leurs bouteilles d'eau à moitié vides. Preller détruit l'avion, afin qu'il ne puisse servir à l'ennemi, et entreprend avec ses deux compagnons un retour hasardeux à travers le pays le plus sauvage du monde, vers les lignes anglaises.

De temps en temps, des avions italiens survolent la petite troupe qui se terre promptement. Çà et là, il faut contourner des postes ennemis.

La nourriture s'épuise ; plus d'eau. Ils se jettent désespérément sur les sources qui abreuvent les animaux sauvages et que, souvent, ils trouvent souillées et boueuses.

Les jours passent. On marche, on se cache, on erre. Les deux hommes d'équipage n'en peuvent plus. Exténués, ils se laissent choir, et le major poursuit la route tout seul. Il concentre toute sa volonté dans un seul but auquel il s'accroche avec toute son énergie d'homme et de soldat : retrouver les forces britanniques. Il faut sauver ces deux hommes qu'il a laissés auprès d'un puits naturel. Le voyage devient un véritable calvaire. Se rendre ? Ce serait la fin de toutes les souffrances. Il aurait immédiatement de quoi apaiser la faim et la soif qui le torturent. Il pourrait se reposer, longtemps, indéfiniment. Tout homme se serait laissé tenter par cette perspective. Pas le major Preller. Quatorze jours d'enfer se passent avant qu'il n'aperçoive au loin des uniformes amis. Accueilli par ses compatriotes, il veut parler, leur dire qu'il faut se hâter au secours des deux camarades qui attendent là-bas dans la jungle. Mais sa langue tuméfiée, enflée, ankylosée ne lui permet d'émettre que quelques sons indistincts. C'est au prix d'efforts inouïs qu'il peut finalement donner l'emplacement exact de l'endroit où se trouvent les rescapés. Aussitôt, un avion qui va à leur recherche s'élève vrombissant.

Le major trouve encore la force de consigner les observations qu'il n'a pas manqué, en bon soldat, de faire sur les différents postes ennemis qu'il a rencontrés en chemin.

Puis, ayant accompli son devoir jusqu'au bout, il se rend, mais chez le médecin et non pas à l'ennemi.

Les récits de ces actions d'héroïsme et de bravoure peuvent se multiplier à l'infini, tellement les campagnes d'Afrique en sont parsemées.

Pas une armée, pas une brigade, pas un régiment des forces impériales britanniques qui ne puissent se vanter avec orgueil de compter dans leurs rangs des hommes qui se sont comportés en héros.

LE PREMIER OFFICIER HINDOU DECORE DE LA V.C.

Après la chute de Metemma, le lieutenant Premindra Suigh Bhagat, du Corps du génie hindou, fut chargé de diriger une section de sapeurs-mineurs hindous à qui avait été confié le soin de débarrasser les routes de la région des mines qui s'y trouvaient, de façon à permettre aux troupes impériales de poursuivre l'ennemi qui s'était retiré plus à l'intérieur. Il fallait agir avec le plus de rapidité possible. Pendant quatre jours, sans prendre une minute de repos, il mena les opérations sur une distance de 55 milles, détruisant quinze champs de trois cents mines chacun. Le lieutenant Bhagat est le premier officier hindou à être décoré de la Victoria Cross dans cette guerre. Il est âgé de 22 ans. Les Hindous se sont vus conférés le droit à la V.C. en 1911. Jusqu'ici, 22 V.C. ont été attribuées à des militaires hindous.



Images d'Egypte



"J'ai tué... Il est juste que je meure"

Jeudi matin, le rideau est tombé sur la double tragédie de l'Ecole du génie de Mostorod au cours de laquelle le soldat Mohamed Darwiche tua à coups de fusil les youzbachis Hassan El Adalagui et Mahmoud Aly Kachef. Au cours de son procès, l'assassin que l'on voit ici avait plaidé coupable. Ses dernières paroles, au moment de son exécution, ont été : « J'ai tué... Il est juste que je meure. »

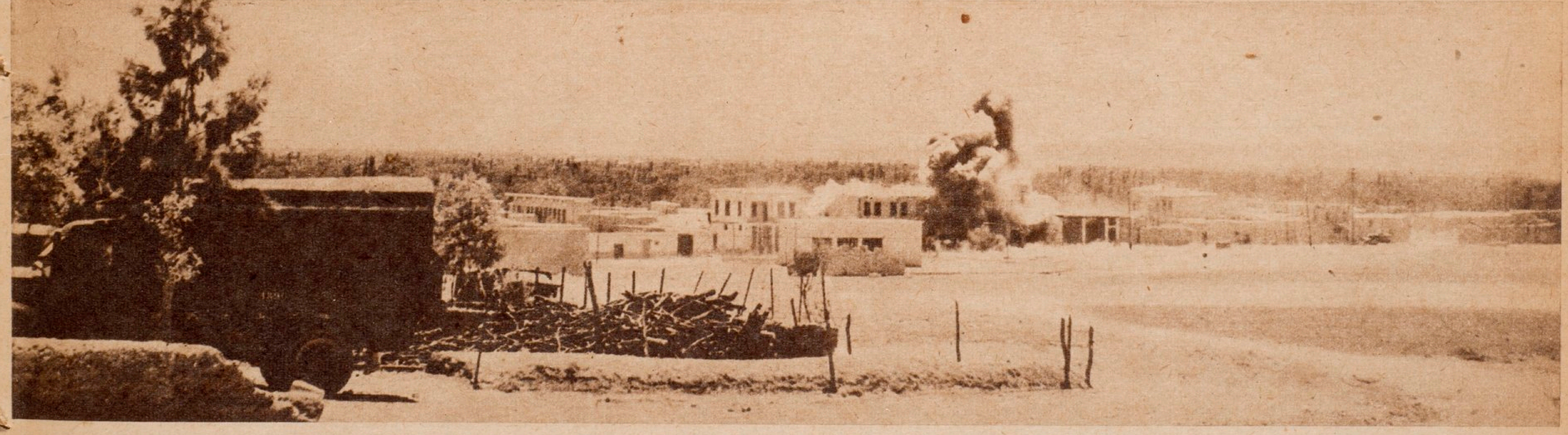


Le général Auchinleck

Le général Auchinleck, nouveau commandant en chef des troupes britanniques, a fait aux correspondants de guerre des déclarations très importantes sur la marche de la guerre en général et sur la situation militaire en particulier. On voit ici le nouveau commandant en chef faisant ses déclarations.

Le capitaine Lyttelton parle à la presse

Le capitaine Lyttelton, ministre d'Etat, délégué du cabinet de guerre britannique dans le Moyen-Orient, a, au cours de la semaine qui vient de s'écouler, reçu à l'ambassade de Grande-Bretagne les représentants de la presse à qui il exposa les grandes lignes de la mission dont il vient d'être chargé. La réunion eut lieu dans la grande salle de bal de l'ambassade, construite par lord Kitchener. Aux journalistes présents, le capitaine Lyttelton expliqua que le front du Moyen-Orient avait acquis une importance telle que le cabinet britannique avait jugé nécessaire d'y maintenir en permanence un de ses membres. D'une façon générale, M. Lyttelton déchargera le commandant en chef du Moyen-Orient de quelques-unes des tâches qui lui incombaient jusqu'ici. Il s'occupera notamment de la question du ravitaillement, des relations avec la France Libre et de tous les problèmes ayant trait aux régions ennemies occupées.



Le siège de Damas... Seuls les jardins de la ville ont été touchés

Dans leur désir d'éviter l'effusion du sang et, aussi, de n'occasionner aucune destruction à l'une des villes saintes de l'Islam, les forces alliées, au cours du siège de la capitale syrienne, se sont abstenues de jeter des bombes sur la cité même, se contentant de viser des objectifs situés à l'extérieur, dans les jardins qui entourent la ville. On voit ici une bombe explosant après avoir touché un de ces objectifs. Au fond, les jardins de Damas étalent leur masse verdoyante.

TANDIS QUE SE DEROULE LA GUERRE GERMANO-RUSSE

LE GRAND-DUC WLADIMIR

OBSERVE ET ATTEND...



Le grand-duc Wladimir, héritier de la couronne des Romanov et tsar de toutes les Russies. Il est né en Finlande, est âgé de vingt-deux ans et parle à la perfection le russe, le français et l'anglais. Il a la passion de la mécanique et, quand il en a le temps, construit des embarcations-modèles.

Dès le début de l'actuelle guerre germano-russe s'est posée la question de l'attitude des Russes blancs disséminés à travers le monde vis-à-vis du conflit. L'hostilité que les partisans de l'ancien régime professent à l'égard des doctrines bolcheviques et des hommes qui les représentent ne leur ont pas fait oublier qu'ils étaient avant tout des Russes, et ils ont pris le parti le plus noble en la circonstance : ils ont déclaré qu'ils considéraient comme un ennemi l'agresseur de leur pays.

En Angleterre, aux Etats-Unis, dans tous les pays où ils étaient libres de le faire, des centaines de Russes blancs ont fait savoir aux représentants soviétiques qu'ils étaient disposés à servir comme volontaires pour la défense du territoire national. C'est, en quelque sorte, la Sainte Russie qui renaît de ses cendres. Et cette union nationale que le danger a créée a, tout comme la résistance des troupes soviétiques, été une surprise pour l'Allemagne qui, très probablement, comptait tirer parti de l'hostilité des Russes blancs vis-à-vis du régime actuel. Au point de vue moral, le ralliement des Russes blancs à la cause unique de la lutte à outrance contre l'agresseur est, par ailleurs, un geste d'une portée considérable. Et cela d'autant plus que les émigrés russes sont nombreux et qu'ils jouissent de l'estime des populations des pays où ils résident.

Trois millions de Russes blancs

Il y a trois millions de Russes blancs à travers le monde. En France, ils sont environ soixante mille, en Angleterre, environ quatre-vingt mille, en Allemagne, environ cinquante mille, en Egypte, environ mille cinq cents. C'est aux Etats-Unis que l'on trouve le plus de Russes blancs et le nombre de ces derniers y dépasse le million.

Dans leur exil, les Russes blancs ont vu naître et se développer divers partis plus ou moins importants. L'un des plus populaires était, jusqu'à ces derniers temps, celui de A.A. Vonsiatsky, ancien officier de l'armée du tsar, promoteur du mouvement national russe, lequel possède des ramifications dans le monde entier. Le parti de A.A. Vonsiatsky a son siège aux Etats-Unis. Son insigne est la svastika, emblème d'origine à la fois hindoue et russe, mais auquel les membres n'attachent, cependant, aucune signification raciste. Il y a, de même, le parti de Rodzaiewsky, lequel fut à un moment donné allié à celui de A.A. Vonsiatsky, et qui recueille ses membres parmi les Russes blancs d'Extrême-Orient. Il recherche l'alliance avec le Japon, ce qui justement a provoqué la scission d'avec le mouvement national russe. Il y a, enfin, le parti de Dolgorouki, qui est certainement le plus singulier qui soit né chez les réfugiés russes.

Dolgorouki affirme être le descendant de Wladimir le Saint, premier tsar de Russie, et entend disputer au prétendant actuel l'héritage des Romanov qui, pour lui, ne sont que des usurpateurs. Il était établi avant l'Anschluss à Vienne où il exerçait la profession de médecin-masseur. C'est là qu'il fit paraître un livre : « La Sainte Russie », dans lequel il affirme avoir de nombreux partisans dans le domaine asiatique de l'ancienne Russie, chez les Kalmouks et les Mongols. En 1935, les partisans de Dolgorouki tentèrent en Crimée une action révolutionnaire qui échoua.

La personnalité des chefs de ces divers groupements, dont il existe un très grand nombre, disparaît cependant devant celle du grand-duc Wladimir, fils du grand-duc Cyrille, héritier des Romanov, et que les Russes blancs du monde entier sont unanimes à considérer comme leur chef véritable.

Un jeune homme de vingt-deux ans

Le grand-duc Wladimir est actuellement âgé de vingt-deux ans. Il a été couronné tsar de toutes les Russies quelque temps avant la déclaration de la guerre. Il a les cheveux bruns, les yeux bleus et porte une petite moustache. Il n'a jamais été en Russie. Il est né en Finlande au cours de l'année durant laquelle se produisit la révolution bolchevique.

Dès sa plus tendre enfance, cependant, il a reçu une éducation spécifiquement russe. Quand il était petit, sa famille avait formé le projet de lui faire suivre les cours de l'une des plus grandes écoles d'Angleterre. La demande d'admission avait été présentée et agréée. Au dernier moment, cependant, les parents de l'actuel grand-duc renoncèrent à leur intention, craignant que le séjour du jeune Wladimir dans un établissement de ce genre ne produisit sur lui un effet de « dérussissation ». Un professeur suisse, qui avait déjà assumé une charge similaire dans la famille royale espagnole et qui était réputé pour la profonde influence qu'il exerçait d'ordinaire sur ses élèves, reçut la mission de faire l'éducation du jeune prince. On lui donna des instructions très précises pour qu'il entretînt dans l'esprit et le cœur du futur grand-duc le culte de son pays.

Adolescent, le grand-duc Wladimir fut envoyé au Lycée russe de Paris. Quand il fut en âge de le faire, un professeur spécial, qui avait fait autrefois partie du corps diplomatique de la Russie tsariste, fut chargé de lui apprendre les finesses du code diplomatique ainsi que l'histoire politique et militaire de la Russie.

Une éducation russe

Ce n'était pas là une sinécure et peu de gens se font une idée exacte des difficultés que comporte l'étude de l'histoire militaire de la Russie. Pour ce qui est du grand-duc Wladimir, l'étude des diverses batailles livrées par la Russie au cours de son histoire se compliquait, dans son cas, de celle de tous les régiments tsaristes. Cette histoire, le grand-duc Wladimir la connaît aujourd'hui dans ses moindres détails et il n'ignore pas, par exemple, que les deux plus célèbres régiments de l'époque de Pierre le Grand, le Preobrajensky et le Semionovsky, étaient composés d'étrangers amis du tsar, les Gordon, les Drummond, les Marcheret d'Eu, les Hamilton, auxquels l'empereur, pour les récompenser de leurs prouesses, accorda des terres et des serfs.

Si l'on excepte les séjours qu'il fit en Angleterre et en Allemagne, le grand-duc Wladimir a passé toute son existence dans la propriété de ses parents, à Saint-Briac, en Bretagne. Les Russes blancs d'un certain âge sont frappés par la ressemblance, à la fois physique et morale, que le tsar actuel de toutes les Russies offre avec son aïeul Alexandre III. Les traits, à quelques détails près, sont identiques. Tout comme Alexandre III, le grand-duc Wladimir est volontaire, méthodique. Il est conscient de ses responsabilités et est d'une grande capacité dans la conduite des affaires.

Par certain côté, le grand-duc Wladimir ressemble également à un autre de ses ancêtres. Tout comme Pierre le Grand, en effet, il a une prédilection particulière pour tout ce qui, de près ou de loin, touche à la marine et à la mécanique. Voici des années que l'un de ses plus grands plaisirs consiste à construire et à piloter des embarcations modèles. Il passe également des heures entières penché sur des moteurs d'autos ou de motocyclettes.

En dehors du russe, le grand-duc Wladimir parle le français et l'anglais à la perfection. Quelques jours après la mort de son père, il fit à la radio un discours dans les trois langues. Il en avait rédigé le texte lui-même. Car, et c'est là un de ses traits les plus caractéristiques, il ne confie jamais à ses secrétaires les besognes qu'il peut faire lui-même.

Le grand-duc Wladimir a une garde d'honneur de dix-huit anciens officiers de l'armée impériale russe. Les frais d'entretien de cette garde sont couverts par des donations faites par les anciens officiers tsaristes vivant en Europe.

Les quatre Wladimir

Le tsar de toutes les Russies est très populaire parmi ceux qui se considèrent comme ses sujets. Il l'est d'autant plus que le fatalisme russe a entouré son nom d'une légende. Dans l'histoire passée de la Russie, trois Wladimir ont joué un rôle de premier plan. Le premier, le grand-duc Wladimir de Moscou, plus connu sous le nom de Saint Wladimir, répandit la foi chrétienne en Russie. Le second, son successeur, Wladimir II Monomachos, fut couronné par Byzance empereur de Russie, en reconnaissance des services rendus par lui lors de l'invasion mongole. Ce fut le premier empereur de Russie. Le troisième, Wladimir Ulianov Lénine, causa la chute du régime tsariste. Il n'en a pas fallu plus pour que la croyance populaire attribue à l'actuel tsar de toutes les Russies un rôle à venir pour le moins aussi important que celui des autres Wladimir qui l'ont précédé.

Le grand-duc Wladimir a deux sœurs, qui ont épousé toutes les deux des princes allemands. La plus jeune s'est mariée il y a deux ans au prince Louis-Ferdinand, petit-fils du Kaiser.

Il observe et attend...

Dans le conflit actuel, le grand-duc Wladimir n'a pas encore, d'une façon officielle, précisé son attitude. Il est permis de penser, cependant, que — comme celle de la majorité des Russes blancs à travers le monde — sa position est essentiellement nationale. A plusieurs reprises, au cours de ces dernières années, le tsar de toutes les Russies a été l'objet de sollicitations de la part de l'Allemagne et la couronne d'Ukraine lui fut même offerte à un moment donné. Dignement, le grand-duc Wladimir a repoussé les offres qui lui étaient faites. On a de fortes raisons de penser, dans ces conditions, qu'il a, une fois de plus, refusé de faire le jeu de l'Allemagne.

Si l'on avait besoin d'une preuve de cela, on la trouverait dans le fait que, dans les milieux allemands, c'est le nom du prince Louis-Ferdinand, époux de la grande-duchesse Kyra, et non celui du grand-duc Wladimir, qui est donné comme tsar éventuel de la Russie, dans le cas — heureusement problématique — où l'ordre nouveau nazi serait étendu à cette dernière.

CORRESPONDANT DE GUERRE...

(Suite de la page 5)

garde ; un collègue me récitait des vers de Campbell et, arrêté au milieu d'un poème, il cherchait anxieusement à en retrouver le fil. Quant à moi, assis sur un pliant, je préparais mon message pour le donner au courrier d'Alexandrie.

— *Que voyiez-vous de votre poste d'observation ?*

— Il y avait des collines et de petites vallées où des ruisseaux taris avaient laissé une trace. L'ennemi, transporté par camion, s'était tapi dans les vallées, et se cachait dans la broussaille. Nos hommes, déposés à quatre kilomètres de l'objectif à conquérir, marchaient à pied. Les balles faisaient de petits nuages de sable autour d'eux. Quelquefois un soldat tombait. Cela durait très longtemps.

— *Et les tanks ?*

— La bataille de tanks est plus difficile à observer. Une colonne de tanks avance doucement par deux ou trois, avec des flots de poussière gigantesques qui obscurcissent le paysage. Elle trace un vaste cercle autour des positions qu'elle veut assaillir. Les tanks ennemis, dispersés, essayent de les enfermer dans un réseau plus large et de les paralyser par leur tir. Il y a beaucoup de bruit, cela dure aussi très longtemps. Un mirage constant grandit quelquefois les tanks au point de ressembler à des montagnes grises.

— *Comment savez-vous l'issue de la bataille ?*

— Les tanks qui continuent à avancer ont gagné la lutte. Les autres sont condamnés. Quelquefois une épaisse fumée annonce qu'un organe essentiel a été atteint.

— *Vous avez pu aller à Damas ?*

— Un bombardier m'a ramené au Caire en une heure et j'ai pu rentrer dans Damas le jour de sa chute.

— *Merci, Monsieur Forrest, et bonne chance. J'espère que je ne trahirai aucun secret en parlant de vous.*

Son sourire amusé me montre qu'il ne craint pas de s'être engagé trop loin. Rien que la vérité et toute la vérité, voilà le secret de son succès.

ABY HARARI

ON NE DANSE PLUS...

(Suite de la page 5)

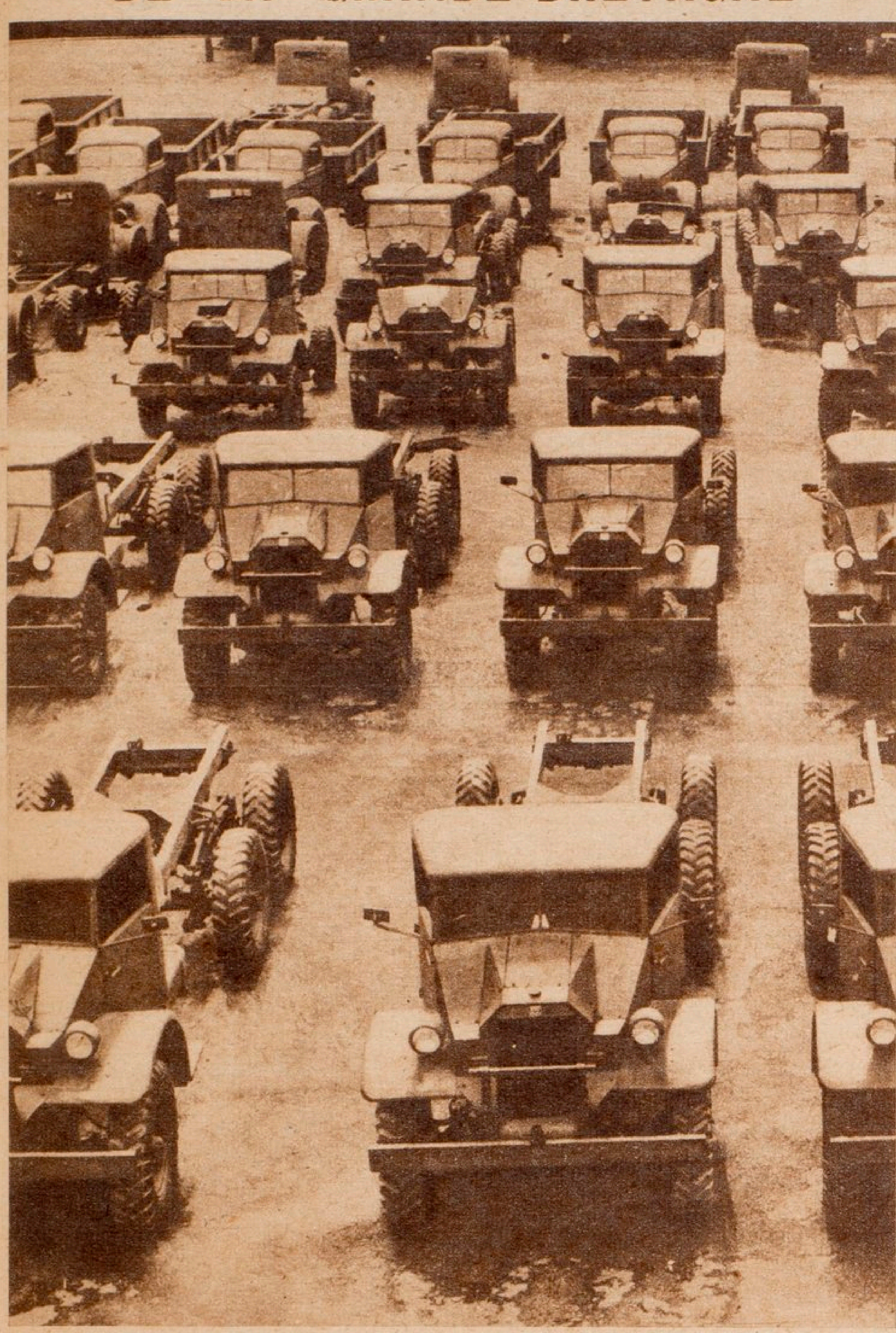
Les courses sont toujours suivies par une grande foule. J'ai noté, récemment, que plusieurs grands journaux avaient accordé la vedette, en première page, aux événements de la guerre et... au vainqueur d'une grande course. Je dois ajouter que le cheval était italien. Et que c'était peut-être par ironie que les Allemands avaient donné de l'ampleur à sa victoire, désireux qu'ils étaient d'annoncer *n'importe comment* une victoire italienne... Mais cela n'est qu'une pure supposition.

Le golf lui-même continue à être pratiqué. Il est vrai qu'à un certain moment les amateurs furent obligés d'interrompre leur sport favori, car, les terrains de golf étant situés hors de Berlin, il fallait, pour y accéder, une voiture, chose qu'ils ne possédaient plus, les autorités ayant retiré les automobiles privées de la circulation, pour ne pas gaspiller l'essence. Mais il faut croire que les joueurs de golf constituent une caste puissante, car ils parvinrent à convaincre le Reich Sport Führer, Herr von Tschammer und Osten, de la nécessité de poursuivre leurs balles autour des trous. Mais il y avait encore autre chose. Les terrains de golf se trouvant sur le parcours utilisé par les bombardiers britanniques allant de Potsdam à Berlin, les joueurs réussirent à obtenir une installation complète de batteries antiaériennes sur les terrains mêmes !

* * *

J'ai dit au commencement de cet article que les leaders nazis faisaient tout ce qui était possible pour maintenir le moral de la population. Je dois dire que jusqu'au moment où j'ai quitté l'Allemagne, le moral n'était pas mauvais. Mais, malgré tout, il ne fallait pas être un observateur très perspicace pour percevoir des signes certains de lassitude.

LES USINES FORD AU SERVICE DE LA GRANDE-BRETAGNE



Les fabrications automobiles jouent actuellement un grand rôle dans l'effort de guerre de l'Empire britannique. Les armées, en effet, se motorisent de plus en plus et il faut aux forces britanniques du matériel de transport constamment renouvelé. La contribution des usines Ford, dans ce domaine, est des plus importantes. Au Canada, les usines Ford pour la fabrication de véhicules de transport motorisés occupent la première place parmi les établissements similaires. Des milliers de camions et de véhicules de toutes sortes ont été livrés aux armées britanniques au Canada, en Grande-Bretagne, en Afrique du Sud, aux Indes, en Australie et dans le Moyen-Orient. Une usine supplémentaire, qui a coûté 700.000 dollars, a été créée dernièrement dans le but d'intensifier le potentiel de production.

En ce qui concerne l'aide américaine à la Grande-Bretagne, la contribution des usines Ford est également importante. Deux usines, l'une de 21.000.000 de dollars et l'autre de 11.000.000 de dollars, pour la construction de moteurs et de fuselages d'avions sont en voie d'achèvement. Une fonderie métallique, de 800.000 dollars, vient également d'être créée et fonctionne déjà.

Henry Ford a déclaré récemment : « Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour aider l'Angleterre. » Il tient parole.

DIMANCHE PROCHAIN :

UNE HEURE D'OUBLI...

UN NUMERO SPECIAL D'« IMAGES »

MINISTERE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Institut Pédagogique des Beaux-Arts pour jeunes filles à Guizeh.

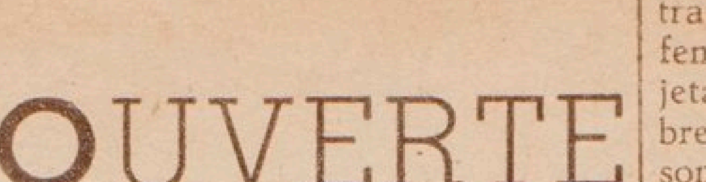
A V I S

Le Ministère de l'Instruction Publique dispose de deux postes vacants d'institutrices de classe VI, à l'Institut Pédagogique des Beaux-Arts pour jeunes filles : l'un pour l'enseignement du dessin d'après nature (portraits) ; l'autre pour la décoration.

Toute candidate à l'un de ces postes doit posséder une compétence technique spéciale.

Les candidates doivent adresser leur demande à la directrice de l'Institut Pédagogique des Beaux-Arts pour jeunes filles, à Guizeh, vis-à-vis de la Moudirieh de Guizeh, au plus tard fin Juillet 1941 en mentionnant leurs titres et leur expérience.

(8262)



UNE FENETRE ETAIT OUVERTE

Je me suis arrêté au coin de la rue Cricket, juste le temps d'allumer une ciragette. Je revenais d'une soirée où le vin, les chansons et les anecdotes s'entremêlaient joyeusement. Je me sentais l'âme si légère à mon retour de cette soirée que je me mis à chanter.

J'en étais au onzième couplet de ma ballade, lorsque je tournai le coin de l'avenue Laburnum et me trouvai en face d'un gendarme. A sa vue, ma chanson expira sur mes lèvres, car il y a dans les gendarmes quelque chose qui paralyse mes cordes vocales. Ce personnage était grand, de carrure athlétique... Il se balançait légèrement sur ses talons et semblait être perdu dans de profondes méditations.

Comme j'avançais, il se tourna lentement et me regarda d'un œil à moitié intéressé, comme un naturaliste observerait un insecte dont il chercherait à déterminer l'espèce. Je remarquai qu'il avait des yeux d'un bleu pur, des cheveux d'un roux vif et un menton en sacoche.

En cette claire matinée de juin j'éprouvai le besoin de parler, le vin ayant le don de délier ma langue. Et puis cet homme me parut plutôt mélancolique ; je crus donc de mon devoir de le remonter d'un mot aimable.

— Bonjour, officier, dis-je, ayant entendu, je ne sais où, qu'un gendarme était flatté quand on l'appelait ainsi.

— Bonjour, répondit-il. (S'il était flatté, il ne l'a sûrement pas fait voir.)

— Je reviens d'une soirée, continuai-je, expliquant ma présence dans la rue à 4 h. 30.

— Vraiment ? dit-il en me regardant fixement.

— Il fait bon, n'est-ce pas ? demandai-je.

— Oui, répondit-il.

— Eh bien ! je vous remercie beaucoup de surveiller si gentiment l'avenue Laburnum... C'est vraiment très réconfortant de penser que je peux sortir à n'importe quelle heure et...

— Habitez-vous par ici ?

— Je ne peux pas le nier, répondis-je.

— Alors savez-vous qui occupe cette maison ? (Et il indiqua une villa entourée d'un joli petit jardin.)

— Le numéro 4 ? C'est la maison de M. Alaric Thrall.

— Est-ce votre ami ? demanda le gendarme.

— Il n'est ni mon ami, ni l'ami de personne... autant que je sache.

— Ah ! s'exclama l'agent de police en me regardant distraitement... Je me demandai pourquoi cette fenêtre était ouverte, c'est tout.

— Monsieur, dis-je, vous avez un sens d'observation vraiment admirable, mais il me semble que M. Thrall a le droit d'ouvrir et de fermer sa fenêtre quand il le veut.

— C'est bien vrai, répondit l'agent, mais c'est un drôle de moment pour ouvrir une fenêtre. Lorsque je suis passé par là, il y a une vingtaine de minutes, elle était encore fermée... Et puis pourquoi, dit-il comme à lui-même, pourquoi une fenêtre du premier étage?

Je suggérai :

— Un caprice, peut-être... Il est vrai que M. Thrall n'est pas un type à aimer l'air frais... De fait, c'est la première fois que je vois l'une de ses fenêtres ouverte... Mais enfin... On ne sait jamais... C'est un homme excentrique. Il habite seul, vous savez, et ses domestiques ne viennent que le matin. Cette chambre est son bureau et...

— Vous semblez savoir bien de choses sur son compte, dit-il, et pourtant vous prétendiez n'être pas de ses amis.

— Et c'est la pure vérité... Entre nous, officier, si l'on me donnait à choisir entre un M. Thrall et un loulou borgne, boiteux et enragé, j'irai tout de suite acheter une licence pour chien !.., Ce qui ne m'empêche pas de connaître M. Alaric, du moins je l'ai rencontré deux ou trois fois.

— Vraiment ?

Puis, après une pause :

— Eh bien ! cette fenêtre me paraît un peu suspecte.

De nouveau il fixa la fenêtre, puis il me quitta et traversa la rue.

* * *

Je menais une existence bien monotone et n'étais nullement pressé d'aller retrouver mon lit. Je décidai donc que la fenêtre de M. Thrall était vraiment inquiétante et que je devais aider la police à résoudre son mystère. Je rattrapai notre Holmes au moment où il mettait la main sur la porte du jardin de M. Thrall.

L'agent semblait ignorer ma présence. Il ouvrit la porte brusquement et traversa le jardin. Arrivé près de la fenêtre il s'arrêta, poussa le rideau et jeta un regard à l'intérieur de la chambre. Je fis de même... Mais tout était sombre et je ne vis rien d'intéressant.

— Ah ! s'exclama tout à coup l'agent.

Et, s'asseyant sur le bord de la fenêtre, il se laissa glisser à l'intérieur. Je sautai dans la chambre à la suite de mon Holmes. Le bureau de M. Alaric Thrall était large, bas et mal meublé. L'agent se tenait debout près de la table de travail. Comme j'arrivais près de lui, il me cria rapidement et emphatiquement :

— Restez là où vous êtes ! Ne touchez à rien !...

Je désobéis et cela me permit de voir la chose étendue par terre, derrière la table, la chose dont la main crispée avait attiré mes regards. Voulant examiner cette chose, j'ai courageusement fait un pas en avant.

Ce qui se trouvait sur le sol était un homme, un homme d'un certain âge aux cheveux gris, aux épaules larges ; il était étendu sur le dos, les bras en croix et la tête tordue.

Ce n'était sûrement pas un spectacle agréable à regarder à 4 h. 30 du matin.

L'agent demanda en contemplant l'homme assassiné :

— Votre M. Thrall, hein ?

— Oui, répondis-je. Mais comment... ?

— Cou cassé, dit l'agent.

Et il continua, se parlant à lui-même :

— Quelqu'un a dû le tuer il y a peu de temps !

Je respirai profondément.

— Ce quelqu'un a rendu un grand service à l'humanité. Peu de personnes pleureront en apprenant cette nouvelle !

— Vous croyez ? demanda mon compagnon.

— C'était un très méchant homme. On ne peut pas appeler sa mort un « crime », car il n'a jamais fait du bien durant toute sa vie, un vrai méchant homme, voyez-vous...

— Si méchant que cela ?

— Pire que cela ; un usurier terrible et qui pratiquait le chantage dans ses moments libres. Plus de vingt personnes auraient été heureuses de le tuer !

— Eh bien, l'une l'a faite, dit le gendarme en m'observant.

Puis, pour la seconde fois en dix minutes :

— Vous semblez savoir beaucoup de choses sur son compte.

— En effet, approuvai-je, c'est que l'un de mes amis eut à faire avec lui...

— Ah ! ?

— Le jeune homme avait perdu de l'argent aux courses et s'était adressé à M. Thrall pour un emprunt... Quand il lui eut remboursé l'argent avec 100 pour cent d'intérêt, il se trouva toujours endetté... Ne parvenant pas à se procurer la somme nécessaire, il demanda à son débiteur quelques semaines de délai ; mais M. Thrall refusa catégoriquement et conseilla au jeune homme de... de voler la somme et de la lui payer... vous comprenez ?

— Et alors, qu'advint-il ?

Mais à ce moment-là, je réalisai que nous parlions trop et agissions trop peu :

— Ne pensez-vous pas que nous devrions faire quelque chose ? Avertir un docteur... la police ?

L'agent jeta un œil inquisiteur autour de lui.

— Téléphone ? s'informa-t-il brièvement.

— Dans le hall, répondis-je.

— Ne bougez pas, ordonna-t-il en quittant la chambre.

* * *

L'enquête concernant l'assassinat de M. Thrall mit à jour bien des détails intéressants sur la vie de ce gentleman-escroc... Un M. Thrall mort s'est avéré si préférable à un M. Thrall vivant que, ne trouvant pas de preuves suffisantes pour identifier le criminel, on se hâta de classer cette affaire dans le dossier des mystères insondables.

* * *

Trois semaines plus tard, lors d'un dîner offert par ma cousine Jeanne, je fis la connaissance d'une certaine Mme Clinton-Duke.

« C'est une femme charmante, m'avait dit Jeanne avant de me la présenter. Elle a été cruellement éprouvée ces dernières années... Questions d'argent, je suppose... Elle pleurait nuit et jour... Mais heureusement, depuis que son fils est revenu d'Amérique et qu'il lui a tenu ses affaires, tout s'est arrangé ! »

Elle me prit par le bras et m'emmena dans un coin du hall où était assise une femme aux cheveux blancs, à l'expression mélancolique. Un sourire éclaira son visage lorsqu'elle me tendit la main ; puis, se tournant vers un jeune homme en smoking assis près d'elle, elle l'invita à faire ma connaissance.

Je serrai la main du jeune Clinton-Duke tout en le regardant d'un air ébahi : car il avait des yeux d'un bleu pur, des cheveux d'un roux vif et un menton en sacoche. Il me salua poliment, s'excusa de sa mère et me pria de l'accompagner sur la véranda. Là, il me dit tranquillement :

— Je vous prie de ne pas mentionner cette... affaire devant elle. Elle ne sait pas que j'y ai été mêlé. J'avais changé de nom, voyez-vous, et je préfère qu'elle ne l'apprenne pas.

— Très bien, dis-je. Mais...

— Que pensez-vous de la pièce qu'on donne actuellement au théâtre Impérial ? Pas mal, n'est-ce pas ?... Et maintenant si vous m'excusez...

— Une seconde, interrompis-je.

Et je retirai de ma poche un petit objet métallique :

— Cela vous appartient-il ?

Le visage du jeune homme devint soudain dur, inexpressif. Il fixa l'objet métallique sans prononcer un seul mot. C'était un bouton, un petit bouton argenté et brillant, semblable à ceux qu'ont les agents de police sur leurs uniformes.

— Où l'avez-vous trouvé ? demanda doucement le jeune homme.

— Dans la main de la victime, répondis-je, pendant que vous téléphoniez. Je l'avais gardé, me demandant par quel phénomène il se trouvait là. Mais je crois comprendre à présent...

— Ah ! oui ?

— Je peux me tromper, continuai-je, mais voici ce que je pense. Supposons que je sois un gendarme et que je veuille tuer quelqu'un habitant la rue placée sous ma surveillance. J'irais taper à sa porte de très bon matin, je l'assassinerais, ouvrirais la fenêtre et retournerais à mon poste. Puis, quand quelque innocente personne viendrait à passer, j'attirerais son attention sur la fenêtre ouverte et m'en irais faire des investigations. Elle me suivrait sûrement et nous découvririons le corps ensemble. Bon alibi, n'est-ce pas ? Et j'aurais vraiment de la malchance si je venais à perdre un bouton lors de ma première visite, surtout si ce bouton est découvert par la personne en question.

Clinton-Duke me regarda comme s'il me voyait pour la première fois, puis soudain :

— Vous avez raison, dit-il, mais je dois vous avouer que je n'avais pas l'intention de le tuer... Il faisait chanter ma mère... Il possédait certaines lettres.. Elle ne m'en a parlé que lorsqu'il l'avait dévalisée jusqu'au dernier centime ; aussi ai-je quitté mon travail de New-York et suis-je revenu en Angleterre. J'ai été voir Thrall, il m'a envoyé promener. Alors je me suis enrôlé dans la police, car j'avais besoin d'argent. Par pur hasard, on me désigna pour la rue Laburnum. Ce jour-là, Thrall était rentré à la maison une heure avant votre arrivée. Il ne m'avait pas remarqué. J'ai pensé tenter une dernière chance... peut-être réussirai-je à le convaincre. Je n'avais nullement l'intention de lui faire du mal, mais il entra dans une crise de folie et tout ce que je sais après c'est qu'il avait le cou cassé... Alors je pris les lettres et suis retourné à mon poste... Ma mère pense qu'il s'était repenti et me les avait données avant sa mort.

— Et vous n'êtes plus de la police ?

— Non, j'ai trouvé un meilleur emploi, il y a une semaine.

Puis, après une pause, il me demanda calmement :

— Et maintenant qu'allez-vous faire de moi ?

— Vous rappelez-vous, dis-je, le jeune homme dont je vous avais dit qu'il avait emprunté de l'argent de Thrall ?

— Ah ! oui, dit-il.

— Si Thrall n'était pas mort, il est probable que j'aurais volé pour lui payer sa dette.

Puis, le prenant bras dessus, bras dessous :

— Personnellement, je trouve que les pièces données au théâtre Impérial ne valent pas grand'chose...

(Adapté de l'anglais)

Délassons-nous

ÊTES-VOUS ÉCONOME ?

Répondez à ces douze questions en vous notant vous-même pour chacune de 0 à 4.

0 si votre réponse est, catégoriquement, « oui » ; 4 si votre réponse est, catégoriquement, « non » ; 1, 2 ou 3 suivant que votre réponse oscille entre le « oui » et le « non » absolus. Un total de 5 ou 6 prouverait que vous êtes quelque peu gaspilleuse : un total de 20 ou 25 serait une bonne moyenne. Mais ne vous félicitez pas d'atteindre le maximum : vous seriez « trop près de vos sous ».

1. Quand vous quittez une pièce, chez vous, oubliez-vous d'éteindre la lumière ? — 0 1 2 3 4
2. Prenez-vous une feuille de papier à lettres pour écrire n'importe quelle note sans importance ? — 0 1 2 3 4
3. Quand vous êtes seule chez vous, allumez-vous plus de lampes qu'il ne vous est strictement nécessaire ? — 0 1 2 3 4
4. Quand vous défaites un paquet, coupez-vous la ficelle au lieu de la dénouer ? — 0 1 2 3 4
5. Quand on vous rend la monnaie, la ramassez-vous sans la vérifier ? — 0 1 2 3 4
6. Préférez-vous payer un plus cher vos légumes chez le marchand de primeurs, pour ne pas aller au marché, que vous trouvez trop loin ? — 0 1 2 3 4
7. Laissez-vous au coiffeur le soin de vous laver les cheveux au lieu de vous le faire vous-même avant d'y aller ? — 0 1 2 3 4
8. Terminez-vous vos télégrammes par une formule affectueuse ? — 0 1 2 3 4
9. Changez-vous un billet avant d'épuiser toute la monnaie que vous possédez ? — 0 1 2 3 4
10. Prenez-vous l'autobus là où vous êtes, alors qu'il vous suffirait de quelques pas pour économiser une section ? — 0 1 2 3 4
11. Sachant qu'il va y avoir des soldes dans trois semaines, achetez-vous immédiatement une robe qui vous tente ? — 0 1 2 3 4
12. Attendez-vous que vos amis vous appellent au téléphone pour ne pas avoir à payer la communication ? — 0 1 2 3 4

LE SAVIEZ-VOUS ?

— *D'où vient le nom de « romaine » donné à la balance que tout le monde connaît ?*

Le nom de « romaine » n'a pas été donné à cette balance parce qu'elle nous vient des Romains (qui ne la connaissaient d'ailleurs pas...). Nous la tenons des Arabes, qui appellent « roumain » (pomme de grenade) l'unique poids de cette balance.

* * *

— *D'où vient la coutume de briser les coquilles d'œufs vides ?*

Une vieille croyance affirme que ces coquilles vides et laissées entières peuvent servir aux sorciers pour des maléfices, dont les funestes influences reviendraient sur les convives. En brisant les coquilles, on met obstacle à toutes les manœuvres des acolytes du démon. Vous voilà prévenues !

* * *

— *D'où vient l'habitude de ne pas couper son pain, en mangeant, mais de le rompre ?*

D'une très ancienne superstition qui réprouvait notamment chez les Gaulois et chez les Hébreux l'emploi du fer dans maintes circonstances. Il passait pour être consacré au « mauvais principe », et son nom, en Egypte, signifiait « os du diable ». Les prêtres, comme les gens du peuple, rompaient le pain ; le couper aurait été commettre un sacrilège.

C'est en souvenir de ces croyances qu'on a pris l'habitude de rompre le pain.

* * *

— *En quoi la date du 23 avril 1616 est-elle particulièrement remarquable dans l'histoire littéraire ?*

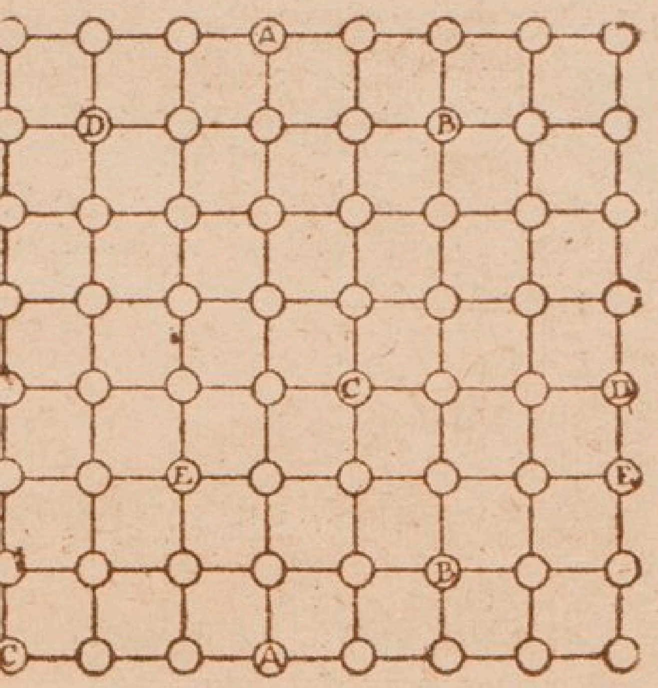
C'est ce même jour que moururent deux écrivains, honneur de leur nation et de leur époque : Shakespeare en Angleterre, Miguel Cervantes en Espagne.

* * *

— *D'où vient le nom d' « Albion » donné à l'Angleterre ?*

Le nom d'Albion (du latin « Albus » — blanc) a été donné à l'Angleterre parce que ce pays, vu de la mer en venant de la France, présente des falaises crayeuses, dont la blancheur a été remarquée dès l'antiquité.

LES CINQ REGIMENTS



Le carré ci-dessus représente un certain district : les cercles sont des villes et les lignes des routes. Durant la guerre, 5 régiments ont occupé, la même nuit, 5 nouvelles positions. Le régiment qui stationnait à la ville A (en haut) arriva à la ville A (en bas) ; celui qui était à B (en haut) alla se poster à B (en bas) ; celui qui était à C (en haut) alla à C (en bas), et ainsi de suite. Néanmoins, pas un régiment ne rencontra un autre durant tous ces déplacements. Pouvez-vous désigner la route suivie par chacun de ces régiments ?

(Voir la solution au bas de la première colonne).

DEVINETTE

Le petit Félix monte dans un compartiment de chemin de fer avec sa mère, son père et sa petite sœur. Il n'y a dans le compartiment, en plus d'eux, qu'un vieux monsieur qui lit son journal. Tout d'un coup, le petit Félix s'écrie : « Papa, nous sommes 7 ». Pourquoi, alors qu'il n'y a que 5 personnes dans le compartiment, le petit Félix a-t-il dit : « Nous sommes 7 » ?

(Voir la solution au bas de la première colonne).

PROVERBES DEGUISES

Voici quelques proverbes... que nous avons légèrement modifiés. Mais le sens est resté le même et nous n'avons changé que les mots. Les reconnaissez-vous ?

1° *Un bloc minéral animé d'un mouvement rapide n'est pas propice à la fructification des cryptogames.*

2° *La présence de produits volatilisés par la combustion d'une matière organique telle que : le bois, le charbon, etc., chargée de fines particules de carbone et de suie, fait pressentir une combustion.*

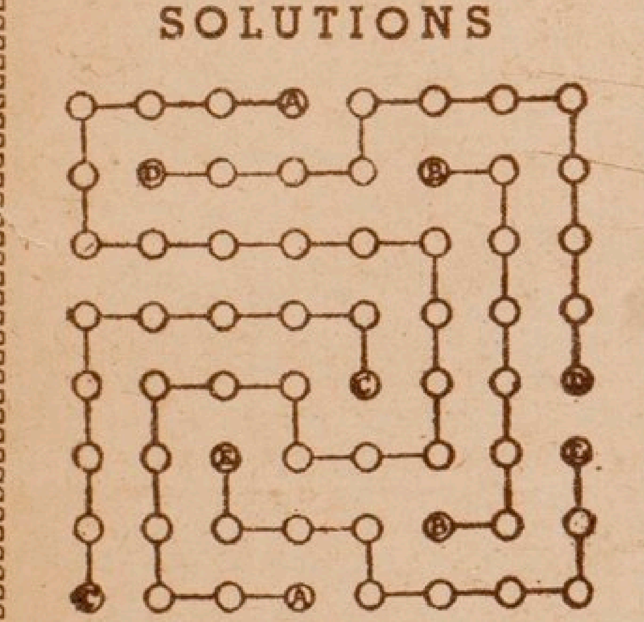
3° *Ne vous établissez pas marchande de fourrure polaire avant que ne soit revenue l'expédition cynégétique.*

4° *A félin, rongeur et demi.*

5° *Le vin aigri par la fermentation d'acide acétique ne saurait séduire les insectes diptères.*

(Voir les solutions au bas de la première colonne).

SOLUTIONS



LES CINQ REGIMENTS

Dans ce graphique, où les routes non employées ont été omises dans le but de simplifier le dessin, les chemins suivis par les cinq régiments sont nettement montrés.

DEVINETTE

1. — Parce que le petit Félix ne sait pas compter.

PROVERBES DEGUISES

1. Pierre qui roule n'amasse pas mousse ;
2. Il n'y a pas de fumée sans feu ;
3. Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué ;
4. A bon chat, bon rat ;
5. On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre.

Féminités

VACANCES AU SOLEIL

A moins d'être amaigrie et défaillante, il faut, en vacances, faire du sport et des exercices alternés, naturellement, avec de bons moments de repos.

Le tennis, la natation, tous les sauts, les jeux de ballon qui musclent bras et jambes, augmentent la capacité pulmonaire et rendent adroits, sont recommandés. Il faut surtout, sauf indication contraire du médecin, prendre des bains de soleil régulièrement.

Même si vous n'allez pas au bord de la mer ou dans une piscine, une terrasse ou un balcon seront amplement suffisants pour permettre aux rayons solaires de bronzer votre corps et vous donner un renouveau d'énergie et de vitalité.

Mais, attention... Ne confondez pas bains de soleil avec coups de soleil. Le bronzage doit être obtenu progressivement. Si l'on dispose de peu de temps, il vaut mieux être légèrement brunie plutôt que de se voir affligée de cloques, de pelages, laids et dangereux, puisque, souvent, ils vont jusqu'à la suppuration et laissent enfin d'affreuses marques rosées qui se voient encore après plusieurs mois.

Ne restez jamais plus de dix minutes au soleil, le premier jour. Augmentez de cinq minutes la durée de l'exposition de votre corps aux rayons solaires. Huilez votre visage, vos membres, soit avec de l'huile de coco, soit de la lanoline (excellente pour la peau), soit encore avec de l'huile d'olive qui est la plus économique mais dont le seul inconvénient est qu'elle a une odeur un peu particulière qui ne plaît pas à tout le monde.

Portez des lunettes fumées, afin de ne pas plisser les yeux, ce qui entraînerait la formation des rides et des pattes d'oie. Si vous le voulez, vous pouvez aussi tremper deux tampons d'ouate dans de l'eau de rose et les appliquer sur vos paupières. Je préfère plutôt cette méthode, car, avec les lunettes fumées, le nez brûle partiellement et une ligne de démarcation demeure entre les deux sourcils et autour des yeux.

Mais, d'une façon ou d'une autre, vous devez vous exposer au soleil, c'est absolument nécessaire pour votre santé.

Le soleil est le grand vitaliseur de la nature et des humains. L'être sain et bien portant a la peau colorée. Les peaux blafardes sont toujours un indice de mauvaise santé, il faut lutter contre elles.



Des vacances... Ce mot sonne étrangement à nos oreilles. Pourtant, l'été est là et il nous faut absolument songer au repos. Aux privilégiés qui, cette année, auront l'occasion d'aller passer quelques jours au bord de l'eau, Rosemary Lane indique ici le moyen... de faire de la périssoire dans le sable.

Livrez donc votre corps aux rayons solaires, sans aucune crainte. Baignez-vous d'air et de lumière, laissez respirer votre corps, trop longtemps emprisonné dans les vêtements.

Retournez à la vie animale et saine. Nourrissez-vous de fruits et de légumes, soyez une vraie enfant de la terre. Par ce moyen, vous lutterez contre toutes les maladies, vous connaîtrez le calme de l'esprit, vous emmagasinerez de la santé, de la beauté et de la force. En un mot, vous serez heureuse de vivre...

ANNE-MARIE

PETITS SECRETS D'UNE BONNE MENAGERE

L'ENTRETIEN DE VOTRE CUISINE

Votre cuisine réclame, elle aussi, des soins de beauté. Votre cuisine... votre royaume de cordon bleu doit être toujours impeccable. C'est d'après son entretien que l'on juge les qualités d'une bonne maîtresse de maison. Trop souvent, hélas, des maisons coquettes et bien entretenues sont pourvues de cuisine où tout est sale, noir et en désordre. Voici aujourd'hui quelques petits secrets que vous appliquerez dans votre cuisine avec succès.

DES MURS IMPECCABLES

Pour que les murs clairs de votre cuisine soient nets, bien exempts de poussière, lavez-les avec une lessive spéciale que vous vous procurerez chez n'importe quel marchand de couleurs. Frottez-les avec une grosse éponge et rincez à l'eau claire. Rien n'est plus beau qu'une cuisine dont les couleurs fraîches, lumineuses, témoignent en quelque sorte de la méticuleuse propreté de la maîtresse du logis.

POUR LE FOURNEAU A GAZ

Pour nettoyer le fourneau à gaz, faites-le tremper dans de l'eau de lessive chaude additionnée de soude. Brossez-le avec une brosse dure et rincez. Entre temps, vous pouvez le frotter avec un chiffon imbibé de pétrole, ce qui l'entretiendra dans son bel aspect. Surtout, que le feu ne soit pas allumé dans la cuisine pendant que vous procédez à ce nettoyage. Le conseil paraît superflu, mais les accidents qui résultent d'une telle imprudence sont nombreux.

POUR LES USTENSILES EN TOLE

Pour les ustensiles en tôle de fer que le feu a noircis, vous emploierez un mélange de cendres de bois et d'huile. Brûlez un morceau de bois jusqu'à consumation complète, recueillez les restes. Frottez avec un chiffon et passez ensuite un morceau de lainage dessus.

POUR VOS TOILES CIRÉES

N'oubliez pas que l'eau pure est l'amie de vos toiles cirées. Ne les lavez pas au savon. De temps en temps vous pouvez les entretenir en passant légèrement un peu de cire et d'essence de térébenthine.

DE BELLES CASSEROLES

Si vous avez laissé brûler une casserole, si son contenu a attaché dans le fond, laissez-la quelques jours pleine d'eau dans laquelle vous aurez versé une poignée de sel gris. Ensuite, faites chauffer à feu doux et lavez. Pour la nettoyer extérieurement, faites-la tremper dans de l'eau de lessive trois ou quatre jours. Puis frottez énergiquement en employant un très bon savon. Enfin, pour enlever la couche calcaire que l'eau dépose souvent dans les casseroles, employez l'eau vinaigrée. Laissez cette solution deux jours et rincez à l'eau claire.

ENTRETIEN DES COUVERTS

Pour rendre brillants des couverts d'argent, il faut les tremper dans du lait aigre.

Le lait aigre enlève également la rouille des couteaux. Laissez alors ceux-ci tremper toute une nuit et nettoyez-les le lendemain comme vous avez l'habitude de le faire, en employant une bonne poudre à récurer.

JUS, SIROPS ET CONFITURES

Profitez de la saison des fruits et des légumes à bon marché pour vous préparer une réserve de jus, sirops et confitures que vous servirez à vos amis. Par ces chaudes journées d'été, ils seront toujours les bienvenus.

JUS DE TOMATES

Prenez des tomates bien mûres. Pour obtenir 500 grammes de pulpe, il faut compter environ 2 okes et demie de tomates. Emincez finement les tomates, passez-les au tamis, ajoutez-y le jus d'un citron et 125 grammes de morceaux de sucre frottés sur le zeste du citron. Remuez le tout en ajoutant quelques cuillerées d'eau bouillante. Laissez refroidir et mettez en flacons hermétiquement bouchés.

CONFITURE DE TOMATES

Coupez les tomates en tranches minces, placez-les dans une terrine en alternant tomates et sucre (300 grammes de sucre pour 500 grammes de fruits). Laissez macérer pendant 24 heures. Mettez le tout dans une bassine avec un jus et un zeste de citron haché pour 500 grammes de tomates. Faites cuire doucement pendant deux heures et demie. Mettez en pots.

FRUITS AU NATUREL

Prenez des fruits, n'importe lesquels, pelez-les, faites-les sécher au soleil pendant un jour, puis lavez-les et placez-les dans des bocaux de verre, en veillant à ne pas les remplir jusqu'au haut. Pour la fermeture, munissez-vous de bouchons de liège trempés 10 minutes dans l'eau bouillante, ficelez-les en croix sur le dessus et faites un tour autour du goulot. Cachetez-les, enveloppez-les d'un chiffon et mettez-les dans une bassine contenant de l'eau. Portez à l'ébullition sur feu modéré et, à partir de ce moment, comptez le temps de stérilisation : 5 minutes pour les fraises, 25 minutes pour les prunes, 40 minutes pour les abricots ou les pêches et 50 minutes pour les pommes et les poires.

FRUITS AU SIROP

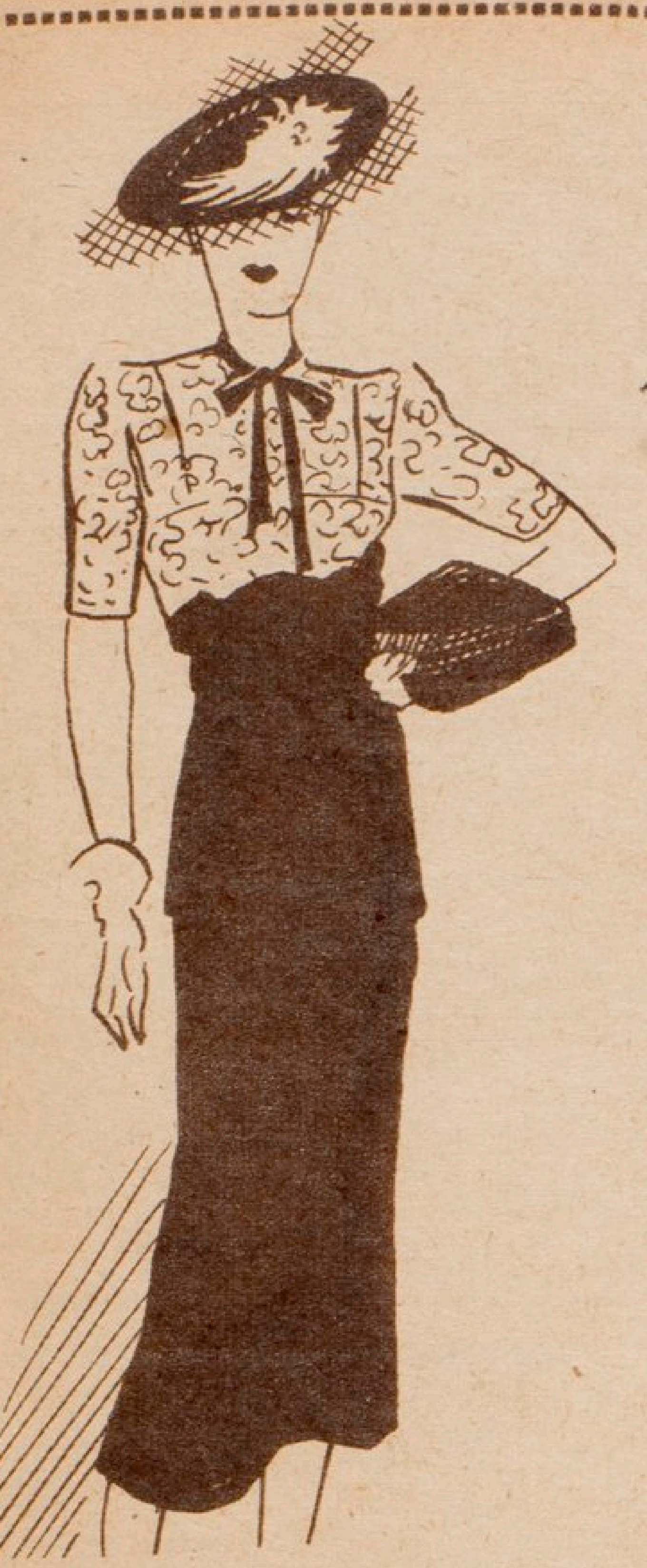
Rangez vos fruits dans les bocaux, comme ci-dessus, versez dessus un sirop fait de sucre et d'eau bouillie deux minutes, filtré et refroidi. Il faut compter, selon l'acidité des fruits, de 500 à 800 grammes de sucre par litre d'eau. Pour la stérilisation, même procédé que ci-dessus.

CONFITURE DE FIGUES

Pelez vos figues, prenez un poids égal de sucre, faites un sirop, ajoutez-y le jus d'un citron et une gousse de vanille par kilo de fruits. Lorsque ce sirop est prêt, jetez-y les fruits, laissez-les cuire pendant cinq minutes. Retirez les figues, égouttez-les. Refaites cuire le sirop de cuisson et le sirop égoutté à feu vif pendant dix minutes, jetez-y une dernière fois les figues, faites cuire doucement une demi-heure, laissez refroidir avant de les mettre en pots.

CONFITURE DE RAISINS

Egrenez des grappes de raisins bien sains, enlevez les pépins, préparez un sirop avec un poids de sucre égal à celui des fruits. Jetez-y les raisins, laissez cuire à ébullition pendant dix minutes, écumez, mettez en pots.



Voici pour vous, Mesdames,

UNE ÉLÉGANTE ROBE D'APRÈS-MIDI

Vous devez sûrement avoir dans vos tiroirs des morceaux de dentelle que vous n'avez pas encore utilisés : voici l'occasion de vous en servir aujourd'hui.

Vous n'aurez besoin que de 0 m. 70 de dentelle en 1 m. 00 de large et 2 m. 70 de tissu en 0 m. 90 de large. Pour la dentelle, n'importe quelle qualité conviendra, pourvu qu'elle soit fine et souple. Pour le tissu, je vous conseille un beau crêpe mat ou une de ces soies un peu lourdes qui ne manquent pas de charme.

Voyez d'abord le schéma n° 1. La robe se compose de sept morceaux. Pour la couper, disposez les différentes parties sur le tissu plié double et sur le tissu simplement étendu pour les morceaux en dentelle du corsage. Suivez bien le plan et coupez chaque morceau avec une marge de deux centimètres pour les coutures.

N'oubliez jamais de vérifier auparavant si les mesures indiquées dans le schéma n° 2 correspondent aux vôtres. Si non, faites le calcul nécessaire pour vos mesures personnelles. Nous donnons toujours les schémas pour la taille 44. Vous devez découper dans du journal chaque partie du schéma n° 2 pour vous créer un patron suffisant que vous épinglerez sur votre tissu, selon le schéma n° 1.

Le devant du corsage est sans couture au milieu. Faites une ouverture de 12 centimètres de A à S, pour pouvoir passer votre tête, et fermez à l'aide de boutons pressions. Le dos du corsage est également sans couture. Il s'assemble au devant par les coutures des côtés et des épaules.

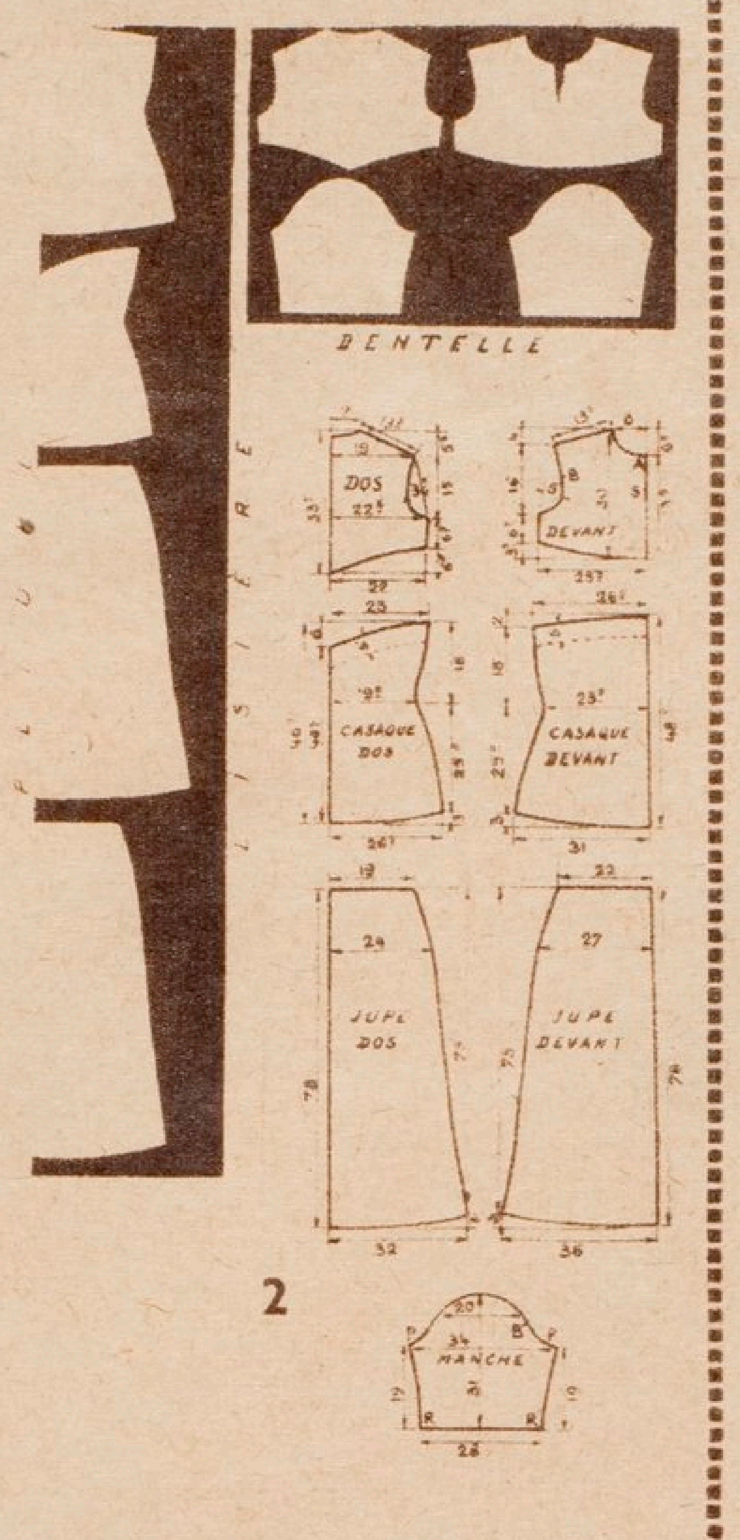
La casaque du devant n'a pas, elle aussi, des coutures devant, le dos s'assemble au devant par les côtés. Montez le corsage en dentelle sur la casaque à 5 cm. du bord, suivant les pointillés du schéma n° 2. Réservez une ouverture de 20 cm. dans la couture gauche.

Faites la couture de la manche par PRP'R' et montez au corsage. Mettez la couture sous le bras à 2 cm. en avant de la couture du côté, le point B du corsage sur le point B de la manche en soutenant l'épaule.

Montez un ruban de velours ou de satin autour de l'encolure et nouez devant. (1 m. 10 sur 3 cm. de large)

La jupe est séparée de l'ensemble. Elle est formée de deux panneaux d'une seule pièce qui s'assemblent par les coutures de côté. Montez-la sur un gros grain en réservant une ouverture de 15 cm. dans la couture gauche. Fermez par des agrafes ou des boutons pressions.

Avec un élégant chapeau de paille, enrichi d'une voilette, des gants et des chaussures, blanches de préférence, vous serez très remarquée dans les réunions où vous irez...



IL FAUT SAVOIR NAGER

De tous les sports, la natation est certainement celui qui fait le plus travailler tout le corps. Tant les bras que les jambes sont en mouvement et ils permettent au reste du corps, particulièrement au ventre, à la poitrine et au dos, de s'exercer utilement.

Trop de gens, hélas, ne savent pas nager et ont une peur terrible de l'eau. C'est à ceux-là, à celles-là surtout que nous disons aujourd'hui : « Ne restez pas dans cet état de véritable infériorité corporelle ; sachez nager comme vous marchez. »

Apprenez à nager en piscine de préférence. Vous ne pouvez apprendre à nager rapidement que si vous êtes bien conseillée.

N'ayez d'abord aucune crainte et réjouissez-vous de ceci : c'est que la femme est infiniment mieux favorisée que l'homme pour la natation. La densité de son corps étant inférieure à celle de l'eau, elle flotte naturellement. Or, la condition première pour apprendre à nager est justement d'apprendre à flotter.

SACHEZ RESPIRER : Moins vous serez crispée, tendue sur l'eau, mieux l'eau vous portera. Donc, avant même d'apprendre les mouvements de natation, habituez-vous à être relâchée musculairement et nerveusement, et pour cela, d'abord, respirez bien.

FAITES LA PLANCHE : Avant tout, et pour vaincre dès le début la peur de l'eau, faites la planche, tant sur le ventre que sur le dos.

Pour faire la planche sur le dos, la tête étant bien droite dans le prolongement du corps, il suffit, pour flotter sans crainte de s'enfoncer, d'être étendue, jambes et bras légèrement écartés du corps, sans faire aucun mouvement.

Pour faire la planche sur le ventre, tout en soulevant la tête hors de l'eau, il suffit de remuer très faiblement les mains, lesquelles seront posées à plat sur la surface de l'eau. Cet insensible mouvement, comme si vous caressiez l'eau avec vos paumes, suffira à vous maintenir sur l'eau.

PUIS FAITES LA GRENOUILLE : Lorsque vous serez habituée à flotter et à respirer sur l'eau aussi calmement que sur terre, commencez à vouloir avancer en faisant simplement la grenouille. C'est ainsi que nagent tous les animaux à quatre pattes. L'homme, dans ce domaine, a intérêt à se rapprocher de l'animal.

Apprenez à nager le plus longtemps possible sans reprendre pied, c'est cela qui compte le plus. Qui apprend à nager avec un pied au fond n'arrivera à rien.

ET ENSUITE... lorsque vous serez, de cette façon, familiarisée avec l'élément liquide, alors, mais alors seulement, prenez un professeur qui, en quelques leçons, vous apprendra les rudiments essentiels d'une nage élégante et sûre. Ensuite, et de nouveau, vous vous perfectionnerez vous-même en faisant cependant contrôler de temps en temps la correction de vos mouvements par un professeur.

Conseils à mes Nièces

Nièce « Toute ma confiance est en vous, Anne-Marie »

Pour « rafraîchir » le velours de votre fauteuil qui est terni et aplati, faites chauffer du son et saupoudrez-en le fauteuil. Au préalable, vous aurez soigneusement brossé celui-ci, afin d'enlever toute trace de poussière. Laissez le son chaud et sec quelques minutes, puis brossez énergiquement. Recommencez plusieurs fois de suite cette opération et vous ne reconnaîtrez plus votre vieux fauteuil.

Nièce « Jeune Viennoise »

Oui, on peut peindre sur du satin avec des couleurs à l'huile, à condition de vider trois ou quatre jours avant de s'en servir, les petits tubes de peinture sur plusieurs épaisseurs de papier buvard. L'excès d'huile sera ainsi absorbé. Vous recueillerez la couleur et vous la délayerez pour l'employer dans un peu d'essence de térébenthine. Mais je dois vous rappeler qu'il existe des couleurs spécialement créées pour peindre sur les étoffes. Elles coûtent un peu cher, mais, au moins, on ne court aucun risque en les employant.

Nièce « Teresa »

Pour rendre très brillants des bijoux en or, il suffit de les tremper dans un bol rempli d'eau très chaude et savonneuse dans laquelle vous aurez versé une pincée de bicarbonate de soude. Placez vos bijoux dans ce bain en les frottant soit avec vos doigts, soit avec une vieille brosse à dents. Rincez ensuite à l'eau.

Nièce « Noussa »

Je n'aime pas beaucoup le gris-perle pour une jeune femme. Mais puisque votre mari tient à vous voir porter cette couleur, vous devez vous incliner. Le bleu accompagne très bien le gris, le rouge lie de vin aussi. Si vous préférez des couleurs plus gaies, choisissez du rose vif, rouille, du bleu clair ou un coq de roche.

Nièce « Tout pour lui »

Ce n'est pas en pleurant toute la journée que vous ramènerez à vous votre fiancé. Je trouve que vous avez agi avec beaucoup de légèreté en flirtant avec son meilleur ami sous prétexte de le rendre jaloux. Essayez de le voir et ayez une franche explication. C'est le seul moyen de rétablir vos bonnes relations. Sinon, je doute que votre fiancé revienne jamais vers vous.

Nièce « J'ai perdu ma jeunesse »

Cet homme est un débauché qui essaye de vous séduire. Une jeune fille qui sait demeurer sérieuse jusqu'à l'âge de 25 ans ne perd pas du tout inutilement sa jeunesse. Que voulait donc cet homme ? Que vous soyez une de ces soi-disant jeunes filles qui vont d'un homme à un autre et s'usent inutilement le cœur ? Je vous félicite de votre conduite et ne saurais vous engager assez à ne plus revoir cet individu qui cherche à profiter de vous.

Nièce « Maman éplorée dont le seul espoir est Anne-Marie »

Je ne saurai assez vous remercier pour votre si charmante lettre. J'en ai été vraiment touchée. Vous devez continuer à suivre la route que vous vous êtes tracée. Il est trop tard pour revenir en arrière ou jeter un regard derrière vous. Pensez à demain, vivez au jour le jour et ayez confiance en Dieu. Mieux que nous, Il sait ce dont nous avons le plus besoin. Venez me voir, si vous vous sentez trop seule. Je serai réellement heureuse de faire votre connaissance.

Nièce « Filfila »

J'ai reçu votre lettre. Mais comme votre question demande certaines recherches, je ne pourrai vous répondre avant deux ou trois semaines. Voulez-vous patienter jusque-là ?

Nièce « Madame de Pompadour »

Merci pour les journaux et le livre. Vous êtes très gentille de penser à moi.

TANTE ANNE-MARIE

IMAGES

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"

Directeurs-Propriétaires
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. : 27412.

ABONNEMENTS

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 75
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays .... P.T. 130
Adresse : Poste Centrale - Le Caire



A QUOI PENSE-T-ELLE ?

Bette Davis, la talentueuse vedette de tant de films à succès, affectionne les grands chapeaux aux larges bords. On serait tenté, de prime abord, en considérant cette photographie, de croire qu'elle en porte un. Il n'en est rien pourtant et c'est un simple pan de voile qui, reporté sur le visage, donne cette impression. Bette Davis, que l'on a vue si souvent avec les cheveux roulés en chignon, étale ici sa chevelure sur ses épaules. *(Photo Warner)*